Plaisir de France

SEPTEMBRE 1959

PROPERTY OF THE
LIBRARY OF THE
SEP 21 1959
WOMAN'S COLLEGE
UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

LA CHASSE AU VOL

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

SEPTEMBRE 1959 — Nº 251

NOTRE COUVERTURE :

Le faucon émerillon, porté au poing, est le plus petit rapace d'Europe. Il ne fait que passer dans le ciel de France et va nicher en Ecosse ou en Scandinavie. On l'a utilisé et on l'utilise encore en fauconnerie pour le « vol » de l'alouette. C'est une chasse très difficile, car le faucon comme l'alouette peuvent monter si haut qu'ils deviennent invisibles. (Photographie Michel Terrasse.)

Sommaire

Pages

D'un mois à l'autre
L'ÈRE DE L'INSOLUBLE, par Olivier Quéant.. 1

Vacances d'arrière-saison
LE LANGUEDOC DES GARRIGUES, par René Briat.. 4

A propos d'un centenaire
HENRI BERGSON AU SEUIL DU CATHOLICISME, par Jacques Chevalier, de l'Institut.. 14

Lumière sur un chef-d'œuvre
LES BOISERIES SCULPTÉES DU MOULIN D'AHUN, par Pierre Aubry.. 16

Renaissance d'un sport
LA CHASSE AU VOL, par Marcel Lasseaux.. 20

Nouvelle-Orléans
CE QUE N'EMPORTE PAS LE VENT, par Philippe Jullian.. 25

Documents historiques
LOUIS-PHILIPPE MÉCONNU, par M. Castillon du Perron.. 29

Un mois en Polynésie
AVEC LA « JEANNE DA'RC ».. 34

Sur le stade
L'HOMME BAT SES RECORDS, par Gilles Tassigny.. 41

Un problème de jardin
LE DALLAGE FLEURI, par H. Fuchs.. 46

Le château de la Dame au cœur fidèle
ACQUIGNY.. 48

Nos chroniques, la sélection du mois
AU FESTIVAL D'AVIGNON, par Gilles Quéant.. 54
CINÉMA, par Marcel Lasseaux.. 56
ARTS, par René Barotte.. 58
LIVRES, par Yves Gandon.. 60

PLAISIR DE LA MAISON, par Anne Fourny
★ Les broderies d'Eliane Carco.. 61
★ La cheminée participe au décor.. 64

Savez-vous que
CE SONT LES GAULOIS QUI ONT INVENTÉ LE SAVON ? par La Mazère.. 69

ALBUM DE MON PÈRE.. 70

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS.

NOTRE NUMÉRO D'OCTOBRE

Ce numéro spécial sera celui du vingt-cinquième anniversaire de *Plaisir de France*, créé en octobre 1934. Son thème sera : 25 ANS DE LA FRANCE. Au sommaire : *25 ans de Plaisir de France*, par Olivier Quéant. *Paris 1934*, par René Briat. *Un monde s'est éloigné*, par Pierre Gaxotte, de l'Académie française. *Un monde est né* (nouveaux aspects de la France). *Le Franc de 59* par F.-F. Legueu. *Quatre histoires, quatre victoires*, par Pierre Devaux. *Rétrospective du Cinéma*, par Gilles Quéant. *Un quart de siècle au féminin* (la Mode), par Claude-Salvy. *Ce qu'ils étaient en 1934. La cote délirante des tableaux*, par René Barotte et Raymonde Wilhélem. *L'automobile 1934-1959*, par François Toché. *Plaisir de la Maison*, par Anne Fourny. *Chez l'Antiquaire*, par Saint-Sère, et les chroniques habituelles.

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1959. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

Un trésor est caché dedans...

Sous leur enveloppe rugueuse,
les oignons à fleurs hollandais
recèlent des trésors de beauté.

Plantés dès maintenant, à l'automne,
ils franchiront l'hiver sans difficulté
grâce à leur nature
particulièrement robuste.
Ils s'accommodent des terres
les moins riches,
un jardinet ou un simple pot leur suffit.

Au premier soleil printanier,
ils déploieront leurs richesses
sous vos yeux émerveillés :
Tulipes, Jacinthes, Crocus, Narcisses,
illumineront votre jardin,
ou votre appartement,
apportant dans leurs frais pétales
le souriant message des beaux jours.

Plantez en automne

vos TULIPES DE HOLLANDE

ELVINGER 7465 R

Vous n'habitez pas un hall de gare !

Votre appartement, c'est pour vous un îlot de calme et d'intimité dans lequel, le soir venu, vous goûtez un repos bien faisant.

Seul un tapis de laine, posé directement sur ciment, absorbera tous les bruits du dehors et filtrera le son même de vos pas, donnant à votre intérieur cette atmosphère de confort douce et ouatée à laquelle vous aspirez. C'est pourquoi de toutes les solutions vous préférerez

le tapis de laine posé directement sur ciment

Arc de Triomphe du Carrousel.

Phot. Chantal.

PRIX DE L'ARC DE TRIOMPHE

La plus prestigieuse épreuve internationale
pour chevaux de 3 ans et au-dessus
(60 MILLIONS DE FRANCS)

●

Émission d'une tranche spéciale de la LOTERIE NATIONALE
1 MILLIARD 656 MILLIONS DE LOTS

●

SOCIÉTÉ D'ENCOURAGEMENT : 11, rue du Cirque, PARIS-VIII^{e} - ÉLYsées 96-25

A M E U B L E M E N T D É C O R A T I O N

T A P I S D ' O R I E N T

A N C I E N M O D E R N E

SANYAS ET POPOT

Ébénistes de père en fils

210, FAUBOURG SAINT-ANTOINE - PARIS XII[e]

MÉTRO:
FAIDHERBE CHALIGNY

PARKING
DANS NOTRE IMMEUBLE

DIDerc
21-2

Les Grands Coiffeurs de Paris

Alexandre

Antonio

Arvet-Thouvet

Fernand Aubry

René Bourgeois

Jean Burat

Maria et Rosy Carita

Roger Charbonnier

Pierre Charby

Thérèse Chardin

Jean Clément

Jacques Dessange

Maurice Franck Chatham

Georgel

G. Georgius

Guillaume

John Pfeil

René Luzic

Georges Nogarède

Roger Para

Albert Pourrière

Henry Prevost

Pierre Rochr

Luc Traineau

chet, garantie de la qualité, est l'emblème de

nternationale des Coiffeurs de Dames

AMEUBLEMENT

DÉCORATION

ANTIQUITÉS

•

De la tradition
la plus pure aux
conceptions les plus jeunes

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Pub. A. Préaux

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN EUROPE

Hydramatic
King Koil

LE CANAPÉ TRANSFORMABLE AMÉRICAIN

EXCLUSIVITÉ DÉCORATEUR **m. flachet**

PARIS : 6, Bd MALESHERBES, ANJ. 43-14 · NICE : 2, R. RAYNARDI

S'OUVRE ET SE FERME ÉLECTRIQUEMEN

ÉDITÉ
EN MODERNE
LOUIS XV
LOUIS XV
ETC.

Dépositaire GRÉGOIRE, 89, Rue Breteuil - Marseil

TOUTE UNE GAMME D'APPARTEMENTS ET D'INVESTISSEMENTS RENTABLES

I. APPARTEMENTS EN CONSTRUCTION

grand luxe	52, AV. FOCH (livraison fin 59). Immeuble exceptionnel — Reste 4, 6, 10 pièces princ. — Jardin. 8, AV. FOCH (livraison été 59). Petits appart. 3 et 4 pièces — Dernier confort. Pein midi. 28, Bd MAILLOT à NEUILLY (livraison été 59). Vue sur Bois de Boulogne. Plein midi — Appartements 3 et 5 pièces. 38, AV. GEORGE-V (livraison été 59). Luxueux pied-à-terre 2 à 4 pièces — Près Champs-Élysées.
luxe	52, Bd FLANDRIN (livraison été 59). Quartier Dauphine — Grand confort — Appartements 2 à 7 pièces (appartements modèles terminés avec très belle salle de bains, moquette et cuisine installées). Pour visiter : LAB. 69-34. 49, RUE PERGOLÈSE (livraison été 59). 2 et 3 pièces — Grand confort — Terrasses. 36, RUE BASSANO (livraison printemps 59). Quartier Marceau, 5 et 7 pièces — Grand confort. 30, RUE DE LA TOURELLE contre le Bois (livraison fin 59). Quart. Molitor — Parc des Princes, 2, 5 pièces — Renseignts sur place.
très bon standing	Au Pont Mirabeau. AV. DE VERSAILLES. Angle R. RÉMUSAT (livraison début 61). Studios, 2, 3, 4, 5 pièces. Plein soleil — Vue dégagée — Grand confort — Prix et qualité exceptionnels, à partir de 100.000 Frs le m² — Moquette posée, cuisines installées avec meubles « Bendix » — Renseignements sur place. 122, AV. DE NEUILLY à NEUILLY (livraison fin 59). Studios, 2, 3 pièces — Grand calme — Jardin — Soleil. 6-14, RUE DE VILLIERS à LEVALLOIS — Quartier NEUILLY-CHAMPERRET (livraison fin 59). 2, 3, 4, 5 pièces — Grand confort — 110.000 Frs le m² — Calme, soleil — Renseignements sur place. 156, RUE DE LA CROIX-NIVERT (livraison fin 59) (15e) — 2, 3, 4 pièces — Tout confort — Plein soleil — Prix intéressant — Renseignements sur place. 29, RUE CLAUDE-TERRASSE (livraison été 59) (16e) — Quartier Auteuil — 2 et 4 pièces — Grand confort. RUE RICHARD-MIQUE à VERSAILLES (livraison fin 60). 2, 3, 4, 5 pièces — Confort — Jardins privés, calme, plein soleil — Souscription directe — Prix très intéressant : 88.000 Frs le m² — Renseignements sur place.
économiques	36, RUE PICPUS (12e) (livraison mars 59). Prime à 600 Frs — 3 p. pour 5 M 3 — Crédit 40 % — 3 à 6 p. — Renseignements sur pl. MASSY — Ligne de Sceaux (Station Massy-Verrières) (livraison fin 59). 3 et 4 pièces — Cuisine installée avec meubles « Bendix », moquette posée ou parquet chêne — Qualité premier ordre dans parc de 5 ha. — PRIX EXCEPTIONNELS : 67.000 Frs le m², 940.000 Frs comptant, le solde par mensualités sur dix ans — Prime à 600 Frs — CRÉDIT — Renseignements sur place.
investissements	POSSIBILITÉ DE RENTABILITÉ DE 10 % EN BÉNÉFICIANT DES DERNIÈRES LOIS PAR L'ACHAT D'APPARTEMENTS NEUFS.

II. BUREAUX EN CONSTRUCTION

gd standing	NEUILLY, 122, AV. DE NEUILLY (livraison juillet 60). Grand standing. Reste disponible : 1er étage 471 m² — 19 bureaux. 27, RUE JOUBERT, PARIS — Immeuble neuf à usage de bureaux (livraison immédiate). 1er au 6e étage : 62 m² 60 donnant 3 bureaux s/rue. 7e étage : 57 m² donnant 2 bureaux s/rue. Locaux livrés entièrement terminés. Facilités paiement. Aff. en Sté Ame.

APPARTEMENTS ANCIENS LIBRES A LA VENTE

PROPRIÉTÉS — HOTELS PARTICULIERS — FERMES — DOMAINES — IMMEUBLES

TERRAINS — LOCAUX COMMERCIAUX — BUREAUX — MAGASINS — USINES

ARCACHON - PARC PEREIRE

TRÈS BEAUX TERRAINS A VENDRE DANS UN CADRE MAGNIFIQUE DIRECTEMENT SUR LE BASSIN.
(A PARTIR DE 2.000 FRANCS LE MÈTRE CARRÉ)

RENSEIGNEMENTS : **D. FÉAU** 132, Bd HAUSSMANN, PARIS-8e. - LAB. 69-34 (16 LIGNES)

Par la majesté de ses paysages; la splendeur de ses monuments, l'animation colorée de ses fêtes, par ses contrastes étonnants entre l'ancien et le moderne, l'Inde offre des vacances inoubliables.

Renseignements et documentation sur simple demande à votre agence de voyage ou à

l'OFFICE NATIONAL INDIEN DE TOURISME

OPE.00-84 ANJ.83-86

8, Bd de la Madeleine - PARIS-9e

HEURES D'OUVERTURE : 9 H. à 13 H. et 14 H. 30 à 17 H. - SAMEDI 9 H. à 13 H.

Un grand nom
Un grand vin !

Le vignoble du Château Saint-Georges, l'un des plus anciens de France, produit un vin remarquable par sa constitution généreuse, son bouquet équilibré et sa superbe couleur rouge sombre.
La production du Château Saint-Georges, grand crû Saint-Georges Saint-Emilion provient exclusivement du domaine du Château qui couvre 50 hectares plantés de vignes constituées des meilleurs cépages : Malbec, Merlot et Cabernet.
La production du Château Saint-Georges étant forcément limitée, ce véritable " grand vin de propriétaire " ne se trouve pas dans le commerce.
Par sa présentation, sa pureté absolue, son caractère aimable et sa classe de très grand crû, le Château Saint-Georges peut être le cadeau idéal qui créera ou renforcera les liens d'amitié avec vos parents, vos amis, vos relations d'affaires.

CHATEAU SAINT-GEORGES 1955
Très bonne année, vin léger, équilibré, finement bouqueté.
25 bouteilles..... 18.000 Fr
12 bouteilles..... 9.200 Fr
6 bouteilles..... 5.000 Fr

CHATEAU SAINT-GEORGES 1957
Année remarquable, vin corsé, ample bouquet, belle robe rubis sombre.
25 bouteilles..... 15.000 Fr
12 bouteilles..... 8.000 Fr
6 bouteilles..... 4.300 Fr

Rendu Franco France métropolitaine
Paiement après réception

Château St Georges
grand cru
St Georges St Emilion

A vos commandes de cadeaux, ne manquez pas de joindre des cartes à l'intention de ceux que vous allez combler...

Ecrivez à Pétrus DESBOIS, Château St-Georges à SAINT-GEORGES par MONTAGNE (Gironde)

grossi 5 fois

6 % de confort profond

tissu velours
à grains ressorts
indéformable
supporté
et relié par
une assise
de 400 gr.
ne s'aplatit pas
ne se couche pas
ne marque pas
18 coloris
poids
1 kg au mètre
3 versions
laine peignée
coton fibranne
nylon 100 %
lavable.

grand siècle

un tissu
de repos
créé par

robert four

Les eaux diaphanes de la Grèce reflètent

ses îles innombrables

ses paysages riants

son ciel radieux

GRÈCE

OFFICE NATIONAL DU TOURISME HELLENIQUE : 4, RUE STADIOU, ATHENES
Informations : Grèce, 8 Vènizelos, Athènes
France, 31 Avenue de l'Opéra, Paris I^er^
Allemagne, 35-37 Baselerstrasse, Frankfurt a/Main
Belgique, 87 Avenue Brugmann, Bruxelles

A TOUS LES ÉCHOS

M. Gaétan Picon, nouveau Directeur Général des Arts et des Lettres.

C'est un humaniste, un écrivain, un connaisseur d'art, M. Gaétan Picon, qui, à 43 ans, prend en charge la haute fonction de Directeur Général des Arts et des Lettres, brillamment occupée depuis de nombreuses années par M. Jacques Jaujard, devenu Secrétaire Général des Affaires Culturelles auprès du Ministre d'Etat M. André Malraux.

Agrégé de philosophie, M. Gaétan Picon fut d'abord professeur au lycée de Bordeaux, puis au lycée Charlemagne à Paris. Il fut ensuite chargé de trois importantes missions à l'étranger : Directeur de l'Ecole Supérieure des Lettres à Beyrouth (1951-1954), professeur à l'Institut Français de Florence (1955), Directeur de l'Ecole des Hautes Etudes de Gand (1955-1959). Il a publié plusieurs ouvrages dont les plus marquants sont le « Panorama de la nouvelle littérature française » (1949) et l'« Introduction à une esthétique de la littérature » (Tome I : l'Ecrivain et son ombre, 1953). C'est sous sa direction que fut édité en 1957 par la N.R.F. le « Panorama des idées contemporaines ».

La culture française est assurée d'avoir en M. Gaétan Picon un animateur qualifié, un passionné défenseur.

OL. Q.

Francis de Miomandre.

Nous avons eu le grand regret d'apprendre la mort de Francis de Miomandre qui assuma pendant plusieurs années, avant la guerre, la critique littéraire de notre revue. Par sa grande culture, sa charmante sensibilité, cet écrivain s'était attiré l'estime et la sympathie de tous ceux qui l'ont approché.

La musique à Nice.

La première Académie internationale de Musique a été créée cet été à Nice, par Amable Massis et Fernand Oubradous. Son activité s'est manifestée par des concerts en plein air dans le Cloître du Monastère de Cimiez et par des conférences de Bernard Gavoty et Daniel Lesur. Les cours, qui auront lieu chaque année en juillet, ont été faits cette année par Marcel Dupré, Tagliaffero, Rampal, Navarra, etc., à de futurs solistes venus de divers pays.

Le Gala de la Rose à Châtelguyon.

C'est sous le signe du 25e anniversaire de *Plaisir de France* que fut placé cette année, le 20 juillet, le rituel Gala de la Rose, au Splendid-Hôtel de Châtelguyon. Non seulement les tables étaient jonchées de roses mais des fleurs étaient piquées sur la retombée des nappes. Notre Directeur général, Olivier Quéant, ayant demandé, au cours de cette soirée, « la plus élégante de la station, de la saison et peut-être de la région », s'il y avait dans l'assistance une femme ou une jeune fille âgée de vingt-cinq ans, eut le plaisir d'offrir un abonnement à Mme B..., de Dakar, née en 1934 comme notre revue.

Dans notre numéro d'août.

La carte illustrée de la Yougoslavie publiée dans notre numéro d'août a été dessinée par Madeleine Gregory, et les photographies accompagnant l'article de Saint-Sère « Chez l'Antiquaire » sont de Gisèle de La Bégassière.

Au Musée d'Art Moderne.

La Société des Amis du Musée National d'Art Moderne présente du 10 juillet au 18 octobre : « Les chefs-d'œuvre de l'Ecole de Paris dans les collections belges ». Cette exposition réunit un ensemble de toiles de Bonnard, Braque, Chagall, Dufy, Picasso, Léger, Matisse, Rouault, etc., qui n'ont jamais été encore exposées.

ROUAULT : *Au Salon.*

La Biennale des Antiquaires à Florence.

Pour la première fois aura lieu à Florence, du 12 septembre au 11 octobre, la Biennale internationale des Antiquaires, dans le cadre du Palais Strozzi. Tous les pays du monde ont été invités à présenter des meubles, objets d'art, tableaux. Une très sévère sélection garantira l'authenticité des objets.

Au Club du Faubourg.

Le Club du Faubourg, présidé par Léo Poldès, reprendra ses séances en octobre, le mardi et le samedi. Le maréchal Juin et de nombreuses personnalités y prendront la parole.

Le sourire du mois.

Il importe de compléter le dessin de Sempé, paru à la fin de notre numéro d'août, par la légende suivante : « Je ne t'aurai pas beaucoup vu aujourd'hui ! »

DANS L'ÉDITION

■ En écrivant *Retour sur mes pas*, pour une collection où les auteurs jugent leurs œuvres (Wesmael-Charlier, édit.), M. Philippe Hériat a parfaitement réussi à concilier la sincérité et la pudeur. Les étapes de cette probe carrière devraient être méditées par les apprentis des lettres, non moins que la leçon de l'écrivain, résolument classique et qui se rallie au précepte de Valéry : « De deux mots, il faut choisir le moindre. »

■ Si les études abondent sur les maîtres du passé, la vivante collection des *Musiciens d'aujourd'hui* (Editions Ventadour) répondait à un besoin. En une quarantaine de pages, chaque livret présente un homme et définit une œuvre. Claude Baignères nous fait mieux connaître Marcel Landowski ; Marcel Schneider s'attache à Henri Sauguet ; et un mort récent, Florent Schmitt, revit tout entier dans les souvenirs de Madeleine Marceron.

■ La « New York Graphic Society » publie, dans la collection Unesco, un magnifique ouvrage en grand format, *Japon*, où sont reproduites en couleurs et commentées en langue française les peintures anciennes de l'art bouddhique. Une préface de Serge Elisseff et une introduction de Takaaki Matsushita précèdent trente-deux planches représentant des œuvres qui appartiennent à des collections particulières ou à des musées japonais et qui ne sont connues que d'une petite minorité. C'est le onzième volume d'une collection destinée à révéler les trésors d'art du monde.

■ L'Unesco, également, publie son *Catalogue de reproductions en couleurs*, embrassant la peinture ancienne et la peinture moderne. La dernière édition comprend, de 1860 à 1959, plus de douze mille reproductions d'œuvres dues à près de deux cents artistes. Ce magnifique répertoire est, à coup sûr, le livre de la compréhension universelle.

■ Ce n'est pas seulement parce que Solange Fasquelle descend directement de l'auteur des *Maximes* (elle est la fille de la duchesse de La Rochefoucauld) que son premier roman *Malconduit* (Julliard, édit.) éveille la curiosité. Dès qu'elle nous fait pénétrer dans le château où vit une noble famille ruinée, on sent que toute une série d'aventures va se dénouer qui tirera les personnages de l'ennui. Et l'on admire chez cette jeune femme de vingt-six ans le sens précoce de l'observation et le goût du coup de théâtre.

■ C'est toujours un régal de lire un texte de Bernard Berenson. Son *Caravage* est un essai sur ce qu'il appelle « l'incongruité » de ce demi-génie. Dès les premières lignes, l'indépendant critique nous avertit qu'il écrira tout ce qui lui passera par la tête. Une tête qui, depuis de longues années, médite utilement sur l'art. (Aux Presses Universitaires de France.)

■ *Précocité* est un ouvrage posthume de Lise Lamarre : recueil de nouvelles sur la vie citadine et la vie aux champs où se côtoient le pathétique et l'humour. Le livre est précédé d'une préface de Paul Vialar et d'un avant-propos de Jeanne Lenglin. (Librairie Académique Perrin.)

■ *L'Orfèvrerie française du* XVIIIe *siècle*, par Solange Brault et Yves Bottineau (Presses Universitaires de France), est un ouvrage documentaire destiné aux amateurs, comportant des parties techniques et historiques ainsi qu'une liste des maîtres orfèvres et un inventaire des principales collections publiques et privées.

■ Roger Dion, professeur au Collège de France, vient de publier un très important ouvrage : *Histoire de la Vigne et du Vin en France, des origines au* XIXe *siècle* : véritable encyclopédie où est décrite « la longue suite d'ambitions, d'entreprises et de succès à laquelle nous devons d'avoir hérité d'un vignoble sans égal ». Une histoire qui remonte à plus de deux mille ans. (Chez Ch. Poisson, à Charcé par Brissac (M.-et-L.)

■ *Vie, grandeurs et misères de Venise*, par René Guerdan, est la passionnante histoire d'une ville dont le rayonnement politique, commercial et artistique s'étendit au monde entier et qui, « devenue aujourd'hui ville fantôme, envoûte encore tous ceux qui s'en approchent ». (Plon, édit.)

■ Après avoir publié *Yoga pour tous*, Edouard Longue publie *Yoga pour soi* ; dans ce livre, il tente de transporter tout l'édifice millénaire du yoga dans des conditions de vie purement européennes. Et cela, pour offrir à chacun la possibilité de se connaître et de conquérir le grand calme originel. (Messageries Centrales du Livre.)

CARON

LA FRAICHEUR DES EAUX DE TOILETTE

L'ÈRE DE L'INSOLUBLE

JAMAIS le savant n'a fait de progrès plus étonnants et plus rapides qu'à notre époque. Chaque jour, il résout un problème.

Jamais, en dehors de la science, l'homme n'a buté sur autant d'obstacles. Des années s'écoulent sans qu'il ait avancé d'un pas. Il tourne en rond. Il vit entouré de problèmes capitaux dont les journaux consciencieusement chaque matin l'entretiennent, tantôt versant sur son front le parfum de l'optimisme, tantôt lui enfonçant sous la peau l'épine de la désillusion.

Notre civilisation fallacieuse aurait-elle atteint l'ère de l'insoluble ?

Les relations Est-Ouest : une tragi-comédie sans fin. Deux idéologies soi-disant adverses qui, des années, sans doute des siècles durant, auront chacune à l'autre vanté ses charmes de la façon la plus enfantine, la plus gratuite surtout. « Nous aussi, nous produisons de l'acier et du maïs, du pétrole et des bananes. Et nous sommes aussi forts que vous ! Et notre peuple est plus heureux que le vôtre ! » Voilà ce qu'on entend à longueur de harangues, un jour délirantes de fraternité humaine, le lendemain chargées de hargne et d'insolence. On se promène ensemble le veston sur le bras, ce qui séduit les foules, et la semaine suivante on se traite de tous les noms. Les dernières nouvelles apportent des témoignages de bonne volonté réciproque : gardons-nous de les sous-estimer et espérons quand-même, quoique d'avance on sache que l'un ne cédera jamais à l'autre, qu'on joue à se faire peur, qu'il n'y aura pas la guerre, mais qu'il n'y aura pas non plus la paix. Dans cette lutte bouffonne, qui ne discernerait cependant entre les deux antagonistes principaux une certaine analogie ? Tous les deux sont des pays de masses, manœuvrant non pas, comme d'autres, par compagnie, ou, comme nous, par escouade, mais par groupe d'armées, par dizaine de millions de citoyens. Des deux côtés, dans deux régimes sociaux différents, on obéit à des consignes ou à des mots d'ordre, à des modes ou à des slogans. Et l'on pourrait se demander certains jours, tout paradoxe exclu, si, dans sa volonté tenace de convertir les autres peuples de la terre, tel pays ne nourrirait pas le fol espoir, à la faveur d'une crise économique, de rallier en premier à son système celui qui en a l'air le plus éloigné !

Guère moins malaisé semble bien être le problème des anciennes « colonies ». A l'antipode des autochtones qui ont le complexe de l'indépendance, en vertu d'un irrépressible courant d'opinion, sont ceux qui ne veulent rien lâcher. Seule jusqu'à présent la Guinée a opté pour l'autonomie parmi les solutions qu'on lui avait proposées. Le bruit court que d'autres territoires inclineraient à suivre son exemple. Les nouveaux États souverains ont cru résoudre le problème de leur indépendance en rejetant le colonialisme politique ou militaire : ne voient-ils pas que, pratiquement, ils ne peuvent éviter un autre colonialisme, économique ? Puisque ces peuples eux-mêmes reconnaissent qu'ils ne peuvent pas se passer du concours des puissances depuis longtemps évoluées, satisfaire leur amour-propre, n'est-ce pas en même temps satisfaire notre intérêt ? L'essentiel n'est-il pas que nos ingénieurs et nos écrivains, nos médecins et nos comédiens soient accueillis comme avant par ces hommes de race noire qui continueront de fréquenter nos universités, de parler notre langue, de respecter notre pays en l'aimant au fond de leur cœur ? Contrairement à ce qu'on croit, nous n'avons pas tout perdu en Indochine : il y reste beaucoup plus que les vestiges de notre influence.

Le cas de l'Algérie est autre, tous les gens de bonne foi le savent bien. Mais devra-t-il, lui aussi, après avoir été si longtemps, si cruellement posé, être mis dans le lot des insolubles ? Je souhaite qu'au moment où paraîtra ce texte, l'événement ait répondu non. Mais les commentaires que je vais faire seront encore bons.

Je voudrais rendre hommage non pas peut-être à tous, mais à beaucoup de Français d'Algérie. Il est de bon ton de dauber sur le mot de « colon ». Ce faisant, une fois de plus à notre époque, on confond : par ignorance, par mauvaise foi ou par opportunisme. Défricher, fertiliser, ensemencer des milliers d'hectares jadis incultes, appliquer à cette tâche, depuis plusieurs générations, l'effort de son cerveau et de ses bras, y a-t-il donc là quelque chose d'indigne ? A côté de notre confort, de notre aller et retour de l'appartement au bureau, sait-on ce qu'est l'aventure quotidienne de ces familles autour desquelles règne en certaines régions un permanent risque de mort ? Je ne voudrais prendre l'exemple que de l'une d'elles, rencontrée cet été dans une ville d'eaux, où le père, la mère et leurs enfants avaient enfin posé le revolver que, là-bas, ils ne peuvent, dans la rue ou sur la plage, quitter. Le chef de cette famille n'a pour les Musulmans aucune haine pas plus que ceux-ci n'en éprouvent pour lui. Depuis toujours, il a appliqué dans ses entreprises les principes sociaux que l'on vient tardivement d'instaurer. Aussi bien, jamais une de ses fermes situées en terre dissidente n'a-t-elle brûlé. La vie de ces compatriotes est une école d'énergie : les filles ont leur brevet de pilote d'avion ; bien avant leur service militaire, les garçons sautent en parachute. Je crois que ces Français-là, parce qu'ils vivent loin de la métropole — comme au XVII^e siècle ceux du Canada — ont pour notre pays un plus grand amour que nous, qu'ils souffrent plus encore de nos erreurs et de nos discordes. L'un d'eux me disait : « L'émigration des Français d'Algérie a commencé, en Amérique du Nord ou en Afrique du Sud. Ce n'est pas le « gratin » qui s'est déjà replié en France. Quant à nous, nous ne partirons que sous la contrainte, mais nous ne viendrons pas habiter un pays divisé. »

J'ai compris l'allusion. Je n'ai pas répondu.

Si nous regardons plus au loin, vers l'Extrême-Orient, ne nous enfonçons-nous pas au moins autant dans l'insoluble ? Cette Chine communiste qu'on ne veut pas « reconnaître » : est-ce une solution ? Qu'on l'admette ou non, elle existe. Et il faut bien « reconnaître » que, dans ces pays surpeuplés et depuis des siècles affamés, un régime politique qui, chez nous, est inadmissible, produit là-bas, sur le plan matériel, des bienfaits. La cadence des naissances en Chine et au Japon (Hiroshima en 1959 est plus peuplé qu'avant la bombe), voilà qui va poser un problème insoluble. Une parole de Louise Weiss, au cours d'une récente conférence, m'a frappé : pendant les quelques minutes que durait la projection de son film, cinq à six mille enfants dans ces pays étaient nés ! Et la grande voyageuse ajoutait cette sentence : « Dans six cents ans, au rythme où vont les naissances dans le monde, chaque être humain ne disposera plus que d'un mètre carré sur la terre, y compris les pics et les glaciers. »

Qu'est-ce donc qui nous empêche de renouer des relations normales avec cette Egypte à qui nos archéologues ont révélé sa préhistoire, où toute une société ne parlait naguère — dans un français impeccable — que de Paris ? Le conflit des Arabes avec Israël lui aussi n'a pas d'issue. La collusion des Musulmans et du communisme pourra s'exercer provisoirement par solidarité anti-occidentale ; mais, au sens chimique du mot, le marxisme n'est pas soluble dans l'islamisme.

Et, chez nous, l'éternelle question de l'aide officielle à l'école libre ? Et les positions extrêmes prises au sein même de l'Église catholique, dont témoigne cet éventail d'opinions dans la presse religieuse ? Et le problème des prêtres-ouvriers ?

Croit-on aussi que la Sécurité sociale, gouffre à milliards, a résolu le cas de ces travailleurs qui, pour finir leur vie, reçoivent quinze mille francs par mois ?

Et le gouvernement des Français, leur tempérament ne le rend-il pas insoluble ? Après l'impopularité que s'était attirée le système parlementaire, qui ne sent aujourd'hui venir la vague contraire, par une singulière propension au flux et au reflux ?

Dans son chemin, qui ne le mènera jamais à la connaissance totale, l'homme de science avance.

Mais, tout autour de lui, le monde se heurte à un mur : l'insoluble.

OLIVIER QUÉANT.

LA PLAGE ABANDONNÉE, PAR JEAN-PIERRE LELOIR.

Ce n'est que du belvédère des Cévennes, du gradin de pierre blanche du Causse que se révèle le Languedoc méditerranéen. Le vieux plateau central semble tout à coup basculer dans une immensité de lumière. La mer est là, toute proche, et un autre monde: le berceau et le tombeau des civilisations. Coincé entre l'Aigoual et la Méditerranée, prend forme un univers rude, cahoteux, d'une ardente beauté; c'est le pays des Garrigues.

LE LANGUEDOC DES GARRIGUES

La garrigue est à l'image du Languedocien : plus sévère que le paysage provençal ; empreinte d'une grandeur que ne possède pas la molle Garonne. Elle couvre les deux tiers des départements du Gard et de l'Hérault, remplacée vers le sud par l'océan des vignobles auxquels succèdent les plages infinies, les étangs calmes et cette autre immensité, la mer. La garrigue : une carapace de roche blanche et dure qui crisse et halète au soleil. Le squelette de la Terre. Un maquis parfumé s'accroche au moindre interstice. La brousse piquante du chêne-kermès se marie aux candélabres de l'asphodèle, aux touffes de thym et de serpolet, au romarin, à la lavande aux larges feuilles, à la mélisse. Lentisques et arbousiers complètent cette végétation dégradée, aux relents balsamiques, tandis que, isolés, pins d'Alep et buissons de chênes verts témoignent du décor végétal d'un autre âge. Mais les dépressions, où s'accumule la terre rouge provenant de la décomposition des roches calcaires, abritent de véritables oasis : là poussent la vigne, le figuier, l'olivier.

Cette route foulée tant de fois par des peuples en marche, ce trait d'union entre l'Espagne et l'Italie, ce chemin de civilisation est tout entier jalonné des monuments les plus rares : vestiges des temps préhistoriques, ruines de cités ligures, ibères, celtes, témoins impérissables de la Romanité, couronne d'églises carolingiennes, romanes, gothiques du Nord ou du Midi, abbayes et prieurés échelonnés le long de la voie mystique qui poussait les Provençaux vers Saint-Jacques-de-Compostelle, châteaux Renaissance ou classiques, sur les terrasses desquels poussent les palmiers dans les vases d'Anduze, admirables hôtels où, dans les villes, s'est nichée la fraîcheur, maisons de campagne et « folies » fardées de rose, ensembles d'architecture où le goût latin rejoint le sens de la grandeur. Tel est le Languedoc méditerranéen.

Les pèlerins de Saint-Guilhem.

Les Français, on l'a dit, n'ont pas la tête épique. Aussi, quelle chance de rencontrer une vraie épopée, qui se raconte en cent trente mille vers, et qui est comme la chanson de Roland du Languedoc ! Là sont célébrés les exploits de Guillaume d'Aquitaine, ou Guillaume-au-Court-Nez, ou tout simplement Guilhem, qui fut paladin à la cour de Charlemagne et tailla en pièces les Sarrasins. Fatigué sans doute de la vie des camps, excédé des plaisirs du monde, il vint s'ensevelir dans la paix et le silence d'un monastère qu'il avait fondé dans la rude vallée de Gellone, au point le plus désolé de la « trouée héroïque » de l'Hérault.

Saint-Guilhem-le-Désert, nom actuel de Gellone, est un de ces villages-miracles, comme il en demeure à peine deux douzaines en France, un de ces minuscules terroirs où le temps semble, mystérieusement, avoir arrêté son vol. « Pour vivre à Saint-Guilhem, dit le proverbe, il faut échine d'âne, dent de loup et jambe de chien. » L'âpre beauté du cadre surprend dès l'abord, ce chaos parfait de rocs durs, stériles, ces falaises déchiquetées, grises, rouges, jaunes, mouchetées de vert par une espèce de pin, à peine plus gros qu'une touffe de lavande, qui est une relique de l'ère tertiaire. Le village de Saint-Guilhem suspend ses maisons ocrées le long de l'étroite combe. Une tour roussie par le soleil émerge des habitations bancales où, sous le recrépissage, se discerne partout le plein cintre roman.

A un tournant de la montante grand-rue, l'église développe la courbe harmonieuse de son abside. La couleur du parement, ocre jaune et terre de Sienne naturelle, est celle-là même du roc. Entrez : ces

Le cirque de Navacelle, merveille naturelle du Causse de Blandas, au surplomb du Languedoc des garrigues. Une boucle presque parfaite d'une rivière torrentueuse, la Vis, a façonné ce dixième cercle de l'Enfer dont les parois verticales atteignent 400 mètres.

hautes voûtes romanes, ces robustes piliers carolingiens vous ramènent dix siècles en arrière, à l'âge de fer de la Chrétienté. Mais avant d'inventorier les émouvantes reliques d'un grand passé : la table d'autel en marbre de Paros, le fragment de la vraie Croix, le sarcophage où dorment Albane et Bertrane, les sœurs du héros, arrêtez-vous un instant sous le porche profond dont les pierres verdies ont le reflet du marbre. Dans ce « gimel » abri miséricordieux sur le chemin épineux du repentir, les hérétiques albigeois apprenaient que le pardon se gagne et que se mérite la fraîcheur.

Le parcours Saint-Guilhem-Uzès par Sommières réserve sur la garrigue d'étonnants points de vue. On remonte d'abord le canon de l'Hérault, hérissé d'escarpements dolomitiques, creusé de grottes, puis, à Causse-de-la-Selle, on bifurque sur Saint-Martin-de-Londres par une montagnette qui exhale toutes les senteurs de l'Arabie. Le bourg s'appelait autrefois Saint-Martin-des-Marais. L'admirable église romane et les maisons qui l'épaulent composent un très curieux quartier fortifié. Il possède encore ses « couverts » où se tenait un marché à la mesure des besoins lilliputiens de cette petite ville close. Deux ruines féodales encadrent le pic Saint-Loup qui, sur ce plateau sans grand relief, fait figure de haute montagne. A Sommières, on franchit le Vidourle sur un pont romain. Cette ville est aussi célèbre par sa fameuse « terre » appréciée des ménagères et des teinturiers que par les débordements de sa rivière, appelés ici « vidourlades ».

Le premier duché de France.

Vous irez à Uzès par une route très « garriguienne », bordée d'olivettes, de mas allongés au toit festonné d'une génoise et de « baraques » nouvellement rechampies. Des villages titubant de lumière

Sur la route de Saint-Guilhem. **1.** Le pont du Diable date du XI[e] siècle : il a résisté à tous les débordements de l'Hérault dont les eaux submergent parfois le parapet. - **2.** Le site mélancolique et grandiose des gorges de l'Hérault. Une vieille tour, construite dans le lit même de la rivière, protège plusieurs étranges moulins d'origine peut-être sarrasine.

1

2

laissent entrevoir au passage la façade ensommeillée d'une maison de maître, le sourire réticent d'une galerie Renaissance.

Voici Uzès-en-Languedoc, premier duché de France. Trois tours émergent, dédaigneuses, des rangées régulières de tuiles romaines, celle du Duc, celle de l'Évêque, celle du Roi. La dernière n'est ni la plus belle, ni la plus élevée. Elle a même perdu son couronnement. Un peu à l'écart parmi les frondaisons, jaillit la plus pure, la plus svelte : la Tour Fénestrelle. Comme elle dut paraître surprenante, dans cette ville habituée aux murs pleins, cette cage de lumière, évidée de cinq étages de fenêtres, et comme l'imagination populaire sut trouver le mot juste pour la baptiser ! Voici encore, se dégageant des micocouliers, la mitre orgueilleuse de la chapelle du duché qui étale, en céramique émaillée, les armoiries géantes de la fameuse maison d'Uzès.

La garrigue entoure Uzès, lui donne son caractère et son sens profond. Elle vient battre la Promenade des marronniers, les balustres de la terrasse où subsiste ce charmant pavillon dont une légende tenace veut faire le cabinet de travail du jeune Racine.

A Nîmes, le sourire des siècles.

Le chef-lieu du Gard est le Colomb-Béchar des garrigues, qui l'assaillent de toutes parts. Paysage écrasé de lumière, où l'échine de la terre apparaît à vif parmi les touffes de thym ou de sarriette, les olivettes et les pins dont le soleil exacerbe la senteur. Plus doux sera, par compensation, le repos au « mazet » où se déguste le vin frais.

Cette « ville latine de second ordre » est plus riche de monuments romains que n'importe quelle autre métropole des Gaules. Déjà ce touriste impénitent qui avait nom Stendhal notait à propos de la Maison Carrée : « J'ai vu des monuments plus imposants en Italie, mais rien d'aussi joli que ce *joli antique*... C'est le sourire d'une personne habituellement sérieuse. » Il est vrai que Colbert avait eu le projet de faire numéroter les pierres du charmant édifice pour le faire reconstruire à Paris. Mais l'auteur de *la Chartreuse de Parme* se plaint de la restauration excessive des Arènes et de la Fontaine. Il semble goûter en revanche la fraîcheur délicieuse qui règne dans la nymphée, appelée maintenant, sans qu'on sache bien pourquoi, « temple de Diane ». Vous trouverez la même fraîcheur dans les ruelles, infiniment moins courues, du vieux Nîmes. On y rencontre maints hôtels oubliés, d'intéressants détails d'architecture, des maisons Renaissance sculptées comme des châsses qui voisinent avec l'apparat de façades Grand Siècle, tel le palais de « Monsieur de Nîmes », entendez l'évêque de Nîmes, siège épiscopal illustré par Fléchier et par le cardinal de Bernis.

Nord et Midi réconciliés sur la façade de Saint-Gilles.

La « costière » que vous traversez pour vous rendre de Nîmes à Saint-Gilles n'a pas le caractère morphologique de la vraie garrigue : elle est formée, comme la Crau, de couches épaisses de cailloux roulés, déposés là par le Rhône. La vigne, bleutée de sulfate, s'y rencontre en larges nappes. Saint-Gilles, ce n'est plus tout à fait le Languedoc, ce n'est pas encore la Provence. La ville presse ses maisons aux

tons mordorés, cuites et recuites, autour d'un monument religieux qui fut célèbre dans toute la Chrétienté et dont le portail conserve une place éminente dans l'histoire de l'art. Ce parvis, il vous aurait fallu le voir le 12 juin 1209. Un événement extraordinaire s'y déroulait : en braies et en chemise, le comte de Toulouse, Raymond VI, le champion du Midi contre le froid Septentrion, le souverain des cours d'amour et le protecteur des troubadours, était venu très humblement solliciter la remise de la sentence d'excommunication renouvelée à son égard par le pape, à la suite du meurtre de son légat, Pierre de Castelnau.

Le Nord et le Midi ont pourtant scellé leur réconciliation au même portail de Saint-Gilles. Examinez ce fastueux décor, rythme d'ombres et de lumières. L'unité est la première impression qui s'en dégage. Eh bien, trois ateliers différents y ont œuvré, sur l'espace d'un demi-siècle. Des Toulousains ont travaillé au portail central, puis émigrèrent en Arles où ils ouvrirent un autre chantier, celui de Saint-Trophime. Vinrent alors des artistes originaires de l'Ile-de-France : on leur doit l'ornementation des portails latéraux.

3. L'unique et cahoteuse grand-rue de Saint-Guilhem vous fait remonter le cours des âges. Les deux chefs-d'œuvre romans du Languedoc : - **4.** L'abbaye de Saint-Guilhem dont la pierre ocrée se détache sur le ciel pur. Une source sainte, jaillie du soubassement du clocher, est recueillie dans une citerne au milieu du cloître. - **5.** L'abside de l'église de Saint-Martin de Londres, également lieu de pèlerinage sur la route de Compostelle.

4

5

6

Phot. J. et F. Beyda.

7

6. Le village d'Aubais semble s'être logé tout entier dans une immense bâtisse dont les plans successifs dominent toute la garrigue. - **7.** Uzès, la ville des tours. Celle, orgueilleuse, du duché lutte avantageusement contre celle de l'Evêque et celle du Roi. Sur le toit de la chapelle se lisent les armoiries de l'illustre maison d'Uzès-Crussol.

9

10

11

8. Une route, quelque part... dans la garrigue. - **9.** et **10.** Aux portes d'Uzès, le château d'Argillier a été surnommé le « palais des mille colonnes ». Le baron de Castille, visiblement inspiré par la Rome antique et celle du Bernin, en a mis partout. (Phot. J. & F. Beyda). **11.** Dans les rues inexplorées du vieux Nîmes : un riche bourgeois, qui vivait sous Louis XV, a fait encadrer de cariatides — à la mode provençale — l'entrée de son hôtel. Elles ne sont pas indignes de Puget.

12. Les siècles se bousculent dans la « Rome française ». Sur une des façades latérales de l'hôtel de ville, lui-même classique, d'admirables fenêtres Renaissance voisinent avec une arcature ogivale. - **13.** Au portail de Saint-Gilles, un atelier toulousain a sculpté une frise de grotesques — ici un singe et un chameau — qui alternent avec des scènes bibliques. Les grecques sont l'héritage d'un prestigieux passé. - **14.** La paix précaire du chœur de l'église de Saint-Gilles, ruiné par les guerres de religion, se trouve menacée à tout moment par les poursuites de bandes turbulentes d'enfants. Dans l'angle du clocher, plus qu'à demi détruit, subsiste la « vis », prodige d'architecture.

12

13

14

15

16

17

18

15. Montpellier. Le portique de l'hôtel de Beaulac a été garni d'une immense glace sans tain où se reflète le corps de bâtiment opposé. Cet hôtel a appartenu au marquis de Villeneuve-Bargemon, dont le marquisat — le premier de France — a été créé par Louis XII. - **16.** L'hôtel de Rodez-Benavent a été remanié au XVIII[e] siècle. De cette époque datent l'escalier, l'orangerie et de charmants détails de sculpture. - **17.** La Mogère, une des plus belles « maisons des champs » des environs de Montpellier, a été construite au XVIII[e] siècle sur les dessins de Giral, pour Fulcrand Limozin, écuyer, conseiller, secrétaire du roi. On y remarque, amoureusement conservé et entretenu, ce splendide « salon d'automne », décoré de gypseries (1772). - **18.** Flaugergues est une des très rares résidences des environs de Montpellier qui remonte au XVII[e] siècle. La cage d'escalier, de très grand style, est décorée de tapisseries de Bruxelles. Deux statues ornent la terrasse, l'Abondance (ici reproduite) et la Paix. **Notre page couleurs :** L'hôtel de Lunas. Un inventaire de 1737 signale déjà « le degré à repos, avec trois montées et paliers, le tout en pierres de taille avec balustrade et main courante en marbre rouge », et la salle des fêtes largement éclairée par sept fenêtres à balcon.

l'Adoration des Mages et la Crucifixion, traitées avec une ampleur, une délicatesse ou un réalisme dignes des grandes cathédrales. Il ne restait plus qu'à garnir la façade de statues : ce fut l'œuvre d'un troisième atelier, local celui-là, qui sut profiter des leçons des deux autres

La beauté dans le dédale des rues de Montpellier.

De Saint-Gilles, vous gagnerez Montpellier par le chemin des écoliers. *Mons puellarum :* la montagne des jeunes filles, telle serait d'après certains humanistes, suspects de fantaisie, l'origine du nom de Montpellier. Autre étymologie : mont des épices. Quoi qu'il en soit, il faut bien reconnaître qu'au cours des âges la capitale du Bas-Languedoc s'est fait une sorte de spécialité de la beauté de ses femmes. Germonde, Azalaïs, Ursine des Ursières, toutes trois montpelliéraines, rimèrent ou tinrent cour d'amour. La ville est restée fidèle à un aussi galant album d'estampes. Il suffit de contempler la jeunesse qui s'ébat place de la Comédie ou sur le sable des plages annexes de Palavas ou de Carnon.

Mais il est grand temps de partir à la découverte archéologique de Montpellier. Les érudits vous diront que cette ville aimable, célèbre par son université, appartint à la couronne d'Aragon puis à celle de Majorque, et qu'elle fut vendue à la France pour 120.000 écus d'or. Ruinée par les dissensions religieuses, Louis XIII en personne vint l'assiéger. De cette époque date le début de sa reconstruction. Elle a donc l'aspect ordonnancé d'une ville classique, jalouse de ses alignements et de ses esplanades. Palmiers, tamaris et platanes l'ombragent. Le Peyrou la prolonge dans un océan de lumière. De la terrasse fameuse vous pourrez contempler par temps clair les Alpes et les Pyrénées, la Dent du Midi et le Ventoux, du moins on vous l'assurera.

Un charme moins immédiat mais plus délicat se dégage des vieux hôtels, qui sont légion dans cette ville que M[me] de Staël surnommait « un magasin de belles maisons ». Construits généralement pour des gens « de qualité » par les architectes d'Aviler et Jean-Antoine Giral, ils se dissimulent, ces hôtels, au long des rues étroites et sinueuses où la chaise à porteurs suppléait au carrosse trop bruyant. Une façade austère sert de paravent à la somptuosité des cours, où s'ouvrent, à l'italienne, de magnifiques escaliers. Les salons étaient ornés de gypseries et de peintures. Des ombres illustres hantent ces lieux maintenant assoupis. Vingt maisons des champs, à la grâce accomplie, dessinent aussi autour de la ville une couronne de grand style, comme La Piscine où séjourna Élisa Bonaparte, grande-duchesse de Toscane, Alco, que possédait le président Bonnier, conventionnel et régicide, le château d'O dont le propriétaire, le vicomte de Saint-Priest, intendant du Languedoc, n'hésita pas à détourner les eaux communautaires de l'aqueduc qui desservait Montpellier afin de procurer à ses parterres cette fraîcheur qui est l'antithèse, l'aspiration et peut-être la suprême raison d'exister de la garrigue

RENÉ BRIAT.

A PROPOS D'UN CENTENAIRE

HENRI

De loin en loin surgit, dans le temps, un de ces hommes qui en dominent et semblent en régler le cours : pareils aux prophètes qui saisissent le sens caché des événements et en présagent l'avenir, ils incarnent et résument dans leur vie individuelle l'histoire de plusieurs générations. Tel fut le cas de l'homme dont nous célébrons aujourd'hui le centenaire de la naissance : Henri Bergson. Je l'ai connu très intimement, depuis les premières années du siècle, où il professait au Collège de France, jusqu'à la veille de sa mort, survenue le 3 janvier 1940. J'ai été le confident de sa pensée la plus secrète, dont il me livra la substance en des entretiens que l'on s'apprête à publier. J'ai été, surtout, le témoin privilégié de l'évolution qui le conduisit, du mécanisme et du matérialisme régnants au temps de sa jeunesse, jusqu'à la découverte des réalités spirituelles, et finalement jusqu'au seuil — et « beaucoup plus qu'au seuil » — du catholicisme. Aussi, dans son testament, me nomme-t-il au premier rang des amis auxquels il devra être fait appel pour défendre sa mémoire. C'est que, entre lui et moi, ainsi qu'il se plaisait à le dire, il y avait cette sorte d' « harmonie préétablie » qui est la condition de toute amitié.

Autour de Bergson se situent quelques-unes des grandes figures de la philosophie contemporaine : les héritiers de la grande tradition inaugurée par Pascal, continuée par Maine de Biran, et qui lui parvint par ses maîtres, Ravaisson, Lachelier, Emile Boutroux ; et William James, cet homme merveilleux qui mieux que nul autre approfondit le courant de conscience qui fait le fond de la vie psychologique ; et les disciples qui se pressaient à ses cours, Charles Péguy et les siens, à qui il apprenait à penser sur mesure et non plus à penser tout fait, et qui lui furent redevables de leur « libération », de leur « essor vers Dieu retrouvé » ; puis Edouard Le Roy, qui lui succéda au Collège de France et à l'Académie française ; les philosophes anglais comme Whitehead à qui le liaient des affinités de race et de pensée, car presque seul de sa génération Bergson avait échappé à l'influence alors prédominante de Kant et des Allemands ; et les penseurs de cette Espagne qu'il découvrit « à la même altitude spirituelle » que la France, lors de la mission qu'il y accomplit en 1916, avant sa mission décisive aux Etats-Unis qui décida de leur entrée dans la guerre ; sans parler d'Einstein, avec qui il avait des comptes à régler sur la question du temps et de la relativité ; enfin deux hautes figures sans lesquelles la dernière évolution de Bergson demeurerait incompréhensible : Mère Marie de Jésus, prieure de Carmel, une Di Rudini, qui avait été l'inspiratrice de D'Annunzio et à qui, par moi, il soumettait ses difficultés sur le problème du mal et la valeur de l'expérience mystique ; et mon vénéré maître, le Père Pouget, ce pâtre du Cantal, le Lazariste aveugle que je lui conduisis quelques jours avant sa mort et qui leva ses dernières difficultés religieuses, en le mettant en face du Christ.

Qui eût dit pourtant qu'il devait en arriver là, lui que ses camarades de Normale accusaient de n'avoir pas d'âme ? Lui, le mathématicien doué, qui se nourrissait de sciences exactes et rêvait d'étendre à l'univers, mais avec une rigoureuse précision, l'explication mécaniste qu'en avait tentée Spencer ? C'est à Clermont, la ville de Pascal, l'un des lieux où souffle l'esprit, que se produisit, entre 1883 et 1888, la crise d'où sa pensée sortit renouvelée. La science démontre, comme l'a fait Zénon d'Elée, qu'Achille ne rattrapera jamais la tortue, si ce n'est « à la limite » ; et cependant une expérience indubitable m'apprend qu'au bout d'un certain nombre de pas j'enjambe la tortue. Qui a raison ? Le bon sens, qui se fonde sur les faits et nous livre le réel, et non pas la science, qui raisonne dans l'abstrait, sur des concepts. Mais en quoi la science fait-elle erreur ? En ce qu'elle réduit le mouvement à sa trajectoire, la durée vraie à l'espace, et ne nous livre que le dehors du geste que ma conscience perçoit du dedans. Si nous faisons effort pour coïncider avec le *dedans* des choses par une *intuition* seule capable de nous en donner l'intelligence, alors c'est un monde nouveau qui s'ouvre à nos yeux éblouis : derrière le monde de la matière, plus haut et plus profond que lui, *altius*, le monde de l'esprit.

C'est ce monde que Bergson entreprend d'explorer méthodiquement, avec cette prudence extrême et cet extrême respect de la vérité, qui lui commandent de se mettre en face des choses et de suivre pas à pas le réel, tel qu'il se découvre à lui en se conformant à une expérience exacte, car il s'agit de connaître ce qui existe, et une *existence* ne peut être donnée que par une *expérience*. Rentrons donc en nous-mêmes. Qu'y découvrons-nous ? Ecartons les états apparents et fictifs du moi, les formes empruntées par le langage au monde de l'espace et de la quantité, pour retrouver dans leur qualité propre, dans la durée où elles s'ordonnent, les *Données immédiates de la conscience* (1889) : alors, nous nous apparaissons à nous-mêmes comme une personne libre.

Mais, si je suis essentiellement esprit et liberté, d'où vient que j'ai un corps et quelle est sa destination ? Sept années de recherches et d'études précises et approfondies l'amènent, dans *Matière et Mémoire* (1897), à le définir exactement : tout se passe comme si le cerveau servait à *rappeler* le souvenir, mais non pas à le *conserver* ni à le *reconnaître*. J'ai oublié un

BERGSON

au seuil du catholicisme

PAR JACQUES CHEVALIER,
de l'Institut.

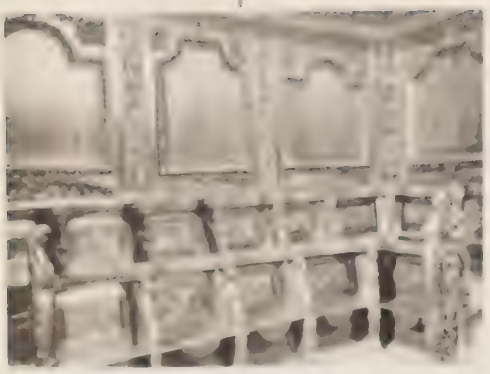
nom propre. Qu'est-ce à dire ? Je suis incapable de l'évoquer, ou de l'articuler, bref de me le *rappeler*, mais je m'en *souviens* fort bien, puisque je le reconnais aussitôt qu'on l'énonce. Tel est le secret de tous les troubles de la mémoire ; et, du coup, se trouve abolie la théorie des « localisations cérébrales » alors admise comme un dogme. On peut *être* sans être *nulle part* dans l'espace : il y a des choses (telle la justice) dont on peut et dont on doit dire qu'elles *sont*, sans pouvoir dire *où* elles sont, car cette question n'aurait pas de sens. C'est le cas des souvenirs purs, c'est le cas de notre âme. Et alors s'impose à l'esprit comme un fait la survivance de notre âme dans l'au-delà, de telle sorte que l'obligation de la preuve incombe à celui qui la nie et non pas à celui qui l'affirme.

Que si maintenant nous examinons cette existence dont nous sommes le plus assuré, la nôtre, si nous la replaçons dans l'ensemble du monde organisé, pour tâcher de saisir la signification de la vie, nous constatons que partout dans l'univers se manifeste un double mouvement de descente et de montée, descente de la matière, remontée de la vie et de l'esprit, dans un immense effort pour transformer l'obstacle en un instrument et utiliser les mécanismes en vue d'actions libres : ainsi, dans tout cet univers dont l'homme apparaît comme le terme et le but, apparaît une harmonie, une direction, un pouvoir de choix, inexplicables sans une finalité qui est à chercher dans une *vis a tergo*, bref dans un geste créateur d'où tout procède. Telle est *l'Evolution créatrice* (1907) qui se poursuit sous nos yeux, et que nous voyons, par exemple, fabriquer des appareils identiques, comme l'œil, par des moyens dissemblables, sur des lignes divergentes d'évolution.

Mais qu'est ce geste créateur ? D'où vient-il ? où va-t-il ? Et nous-mêmes, d'où venons-nous, où allons-nous ? Question suprême que Bergson mit vingt-cinq années à résoudre, à travers des tâches multiples et absorbantes, puis à travers la maladie qui, par la perte de la motricité, semblait paralyser sa pensée, mais pour la purifier, la détacher du monde des corps et l'élever au plan de l'esprit, vers son Principe et sa Fin. Dès cette époque, bien avant la publication des *Deux sources de la morale et de la religion* (1932), je dis à Bergson : « Vous avez trouvé Dieu. » Mais lui ne le savait pas de science certaine, et il lui fallut des années pour le *reconnaître* et le *montrer*. Comment ? Lorsque nous voulons savoir quelque chose d'un pays que nous ne connaissons pas, nous nous adressons à ceux qui l'ont exploré. En présence de cette terre inconnue de lui, le monde surnaturel ou divin, Bergson s'adresse donc à ceux qui en ont l'expérience, je veux dire les mystiques, car ces âmes plus affranchies de la matière, pareilles aux fragments plus légers d'un projectile qui continuent leur course alors que les fragments plus lourds sont tombés, nous indiquent, et nous indiquent seules, le point d'où vient l'élan, et le point où il va. Interrogeons-les donc : non pas les Grecs ni les Hindous qui s'abîment dans le principe suprême, non pas une M^me^ Guyon qui pense trop à elle dans ses rapports avec Dieu, mais les mystiques authentiques qui tous ont émergé de la religion vivante et dynamique par excellence, le catholicisme — ce catholicisme auquel Bergson adhérait à la fin de sa vie, auquel il se fût converti s'il n'avait voulu rester parmi ceux qui seraient des persécutés, mais dont il sollicita les prières, qui lui furent accordées, comme à un homme qui avait reçu le « baptême de désir ». Ceux-là, au premier rang sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, si différents et si concordants, ces grandes âmes qui allient au summum d'orgueil le summun d'humilité parce qu'elles savent bien que, par elles-mêmes, elles ne seraient rien ; ces saints qui ont été les imitateurs originaux mais incomplets de ce que fut complètement le Christ des Evangiles, Celui qui prit à son compte les péchés et les souffrances du genre humain pour le racheter et l'élever jusqu'à Lui, le Christ qui a enseigné aux hommes toujours en guerre, toujours ennemis, qu'ils sont faits pour s'aimer, à travers Dieu, par Dieu, d'un divin amour, en sorte que toute l'histoire du monde s'ordonne autour de Lui — avant le Christ, après le Christ — ceux-là nous révèlent le secret de l'univers, son sens, sa direction, et le devoir de l'homme : l'Amour d'où tout vient, l'Amour où tout va, l'Amour qui a tout fait, et qui nous commande d'aimer tous les hommes en Lui, par Lui et pour Lui. Là est la seule espérance d'une humanité qui gémit à demi écrasée sous le poids de son progrès matériel, dont le corps s'est démesurément agrandi aux dépens de son âme, et qui ne pourra se sauver que par un supplément d'âme, par le retour à la vie simple, par le renouveau du sentiment religieux, inspirateur de toute pensée droite, de toute émotion pure, de toute action féconde et durable, seul capable de conjurer la menace majeure que font peser sur elle les puissances diaboliques acharnées à sa perte, de la faire se redresser et, appuyée sur la terre et sur tout ce qu'elle en a tiré, se tourner vers le ciel d'où vient la lumière.

Grande leçon, sublime message d'un homme qui, par les seules ressources de son génie, par les seules forces de la raison, de l'intelligence qui cherche et de l'intuition qui voit, appuyée sur l'expérience et sur les faits, était arrivé au plus profond et au plus haut. Leçon qui dépassait son âge, et dont notre âge, en quête d'une vérité dont il a perdu le sens, dans un monde d'apparences phénoménologiques et d'existentialisme sevré de l'Etre, semble s'être détourné pour un temps. Mais le néant auquel il aboutit dans son angoisse et sa désespérance l'y ramènera, par une « conversion » semblable à celle des prisonniers de la caverne platonicienne qu'un sage contraint à se tourner vers le soleil invisible, le Soleil de Justice. Bergson aura été ce sage, et l'on peut prévoir, on aperçoit déjà, en France et dans le monde, les signes indubitables que l'heure n'est pas éloignée où l'humanité, lasse de ces mauvais prophètes dont elle n'a jamais compris le langage mais dont elle commence à comprendre, me disait Bergson, le danger mortel qu'ils font courir à la civilisation humaine, saura se déprendre d'eux pour écouter la voix de celui qui a su trouver — ou retrouver — Dieu, ou plutôt, comme il me le disait encore, que Dieu, au terme d'une ardente recherche, a fini par trouver. Car, pour être soi, il faut sentir quelqu'un au-dessus de soi, et lui obéir par amour.

PHOTOGRAPHIES : M. BARON ET HARCOURT.



1

Lumière sur un chef-d'œuvre

LES BOISERIES SCULPTÉES DU MOUTIER-D'AHUN

SANS faire tort aux autres beautés de la Creuse, on peut bien dire qu'en voici la merveille. Quand vous serez à La Châtre, prenez la petite route qui passe par Châtelus-Malvaleix, atteint Jarnages et conduit au Moutier-d'Ahun. Avant de grimper la côte qui porte ce charmant village, on est invité à ralentir et même à s'arrêter, par l'étroitesse d'un pont gallo-romain dont la rivière, assez rapide à cet endroit, n'emprunte que trois arches sur six. Le Moutier se présente devant vous, bâti à flanc de coteau et dominé par le clocher roman d'une ancienne abbatiale des XII[e] et XV[e] siècles, majestueuse église carrée sous son toit en pavillon.

Le lieu est fort vénérable. Un comte de la Marche, vers l'an 997, en céda le terrain aux bénédictins de Saint-Pierre-de-Luzerche. Il ne subsiste plus rien du monastère. L'église, détruite par les Anglais et autres gens de guerre, fut rebâtie deux fois et de nouveau réparée en 1680. Du sanctuaire ancien, on ne retrouve que l'abside, le carré central du transept, le clocher et le portail. Celui-ci est séparé du sanctuaire actuel par un romantique enclos où le temps fait halte : l'herbe pousse sur l'emplacement de la nef disparue, dont il reste au sol quelques fûts de colonnes.

Pénétrons dans l'église, pour rester confondu par le spectacle qu'elle offre au regard : le chœur et les murs de l'abside sont littéralement recouverts par des boiseries sculptées dont l'ensemble apparaît au travers d'une grille où alternent fuseaux et balustres. La porte centrale de cette grille est surmontée d'une arcade ajourée qui ajoute sa splendeur au décor. D'un seul coup d'œil, on ne peut qu'admirer, en bloc, tant de richesses amoncelées. Il faudra consacrer des heures à l'étude du détail, d'une lisibilité parfaite, grâce à un miraculeux état de conservation.

Nous sommes devant l'œuvre du maître sculpteur Simon Bauer, natif du bourg de Menat en Auvergne. Il accomplit ce travail colossal en neuf années, à partir de janvier 1681. Les moines devaient lui fournir le bois. Pour l'abside seulement, son salaire s'élevait à huit cents livres, quatre poinçons de vin, dix setiers de blé (mesure d'Ahun) et vingt-deux livres pour le « pot de vin » qui n'avait pas alors le sens suspect qu'on lui donne de nos jours. On ignore ce que Simon Bauer obtint pour le chœur.

Telle est l'histoire de cette vaste composition symétrique dont le moindre espace a été fouillé au ciseau et dont chaque détail a un sens. On y rencontre des sujets religieux et des représentations profanes : Jésus, Marie, des anges, des saints, des chimères, des sphinx, des satyres, des animaux, des plantes, toute la nature, entourant le Créateur.

Ce bois qui parle va du sol au faîte. Il s'ouvre en éventail, se creuse en niches, s'évide, se ramifie, s'élance sous les formes les plus variées : colonnes torses où s'enroulent des pampres avec leurs grappes de raisin que becquètent des oiseaux ; chapiteaux grouillants de serpents et d'escargots ; panneaux en relief qui portent le dogue, symbole de la fidélité, et la levrette, image de la légèreté ; pilastres ornés de guirlandes ; corniches décorées de têtes d'anges ; draperies, nœuds de ruban, branches de palmier, fleurs de laurier, feuilles d'acanthe... Les têtes allégoriques des stalles figurent les sept péchés capitaux. De magnifiques cariatides, homme au torse nu, sirène ailée, portent des corbeilles de fruits. Et cette surabondance est sauvée de l'excès par une mesure souveraine : la beauté des proportions l'empêche de basculer et de sombrer dans la prolifération baroque.

1 et 2. L'intérieur de l'église du Moutier garde intacte une des plus magnifiques décorations du Grand Siècle : ces stalles et ces boiseries. Un maître auvergnat, Simon Bauer, employa neuf ans (1681-1690) à l'exécution de l'œuvre.

3

4

5

3. Clocher roman du XII[e] siècle et portail de l'ancienne église détruite en partie en 1591. - 4. Les colonnes torsadées de ce retable sont d'une seule pièce, taillées dans le cœur même du chêne. - 5. Un bouquet de fruits comme dans une pièce montée met le point final à l'opulence de ce panneau si bien équilibré.

Au-dessus de la grille du chœur, un crucifix offre cette particularité d'être à double face et d'avoir été façonné dans un tronc de chêne. Un autre Christ, en buis, est enfermé dans la sacristie, derrière les portes d'une sorte de tabernacle. A tous les stigmates de la douleur humaine il ajoute un sourire de divine bonté...

L'ŒUVRE D'UNE VIE

Les visites ont lieu, à la belle saison, tous les quarts d'heure : elles commencent à neuf heures pour finir au coucher du soleil. M. l'abbé Malapert, curé du Moutier, en est le guide infatigable. C'est à lui que nous devons la conservation de cette merveille, intacte, sans moisissures, sans trous de ver, après trois siècles.

Originaire de la Creuse où l'on est un peu poitevin, un peu bourbonnais, un peu berrichon et un peu limousin, c'est-à-dire quatre fois français, l'abbé Malapert vient d'atteindre ses quatre-vingt-cinq ans. Il occupe son poste depuis 1904. Son église avait beau être classée monument historique, les admirables boiseries disparaissaient sous la crasse. L'administration des Beaux-Arts fit procéder à un nettoyage qui aggrava les choses : des badigeonnages inconsidérés donnèrent au bois une affreuse teinte marron. C'est alors que M. le curé retroussa ses manches...

6. Une grille balustrée, dotée d'une porte toute royale, sépare le chœur de l'autel. - **7.** Entre tant de sculptures, deux lions adossés composent le plus somptueux lutrin.

6

7

Timidement, il se mit à décaper un des motifs avec de la potasse, puis il utilisa la térébenthine et la cire. A ses yeux émerveillés, le bois apparut dans son aspect d'origine. Il signala le fait aux Beaux-Arts, qui lui refusèrent jusqu'aux 49 francs (or, il est vrai) nécessaires pour tenter un nouvel essai afin d'isoler le magnifique cuir de Cordoue du bas de l'autel.

Rien ne devait décourager l'abbé qui, se substituant aux pouvoirs publics, consacra sa vie à cette résurrection. Il y a une quinzaine d'années seulement qu'une attention officielle lui fut accordée. Par arrêté préfectoral en date du 25 mai 1943, le curé du Moutier-d'Ahun a été nommé gardien de l'église et de tout ce qu'elle contient. Un décret ministériel du 15 décembre 1947 l'a promu au grade d'officier de l'Instruction Publique. Un autre l'a fait chevalier du Mérite touristique. Enfin la Légion d'honneur lui a été donnée, au titre de l'Éducation nationale.

Il ne semble pas que l'excellent « ouvrier » attache beaucoup de prix à ces honneurs tardifs. Son orgueil et sa joie lui viennent des visiteurs ; et la seule malice qu'il se permette est de désigner de sa canne, sur une corniche, une urne non nettoyée. C'est l'unique pièce à conviction, toute honteuse de la tache d'ombre qu'elle met dans une symphonie éclatante.

Pierre AUBRY.

Cl. des Arts Photomécaniques.

la CHASSE

Pratiquée en Orient de temps immémoriaux et en France, probablement, depuis l'époque gallo-romaine, la chasse au vol demeura privilège royal ou seigneurial jusqu'à la Révolution. On attachait un tel prix aux oiseaux de proie dressés à cette chasse qu'ils figuraient fréquemment parmi les cadeaux de souverain à souverain, apportés par ambassades. Les plus prisés étaient les grands gerfauts blancs de Scandinavie. Aujourd'hui, la fauconnerie compte toujours des adeptes fervents, scrupuleux observateurs de rites inchangés depuis le moyen âge ; dépositaires, de surcroît, d'un vocabulaire accessible aux seuls initiés, partant, bien propre à déconcerter le profane. En effet, il n'est pas à la portée de tout le monde de savoir, par exemple, que le faucon a des *mains* et l'autour des *pieds*, ce qui fait que le premier *lie* sa victime tandis que le second l'*empiète*. On ne peut pas savoir que les oiseaux de vol sont dits *nobles* s'ils s'attaquent sans hésiter à beaucoup plus fort qu'eux-mêmes et dédaignent les proies mortes, tandis que les *ignobles* n'ont pas tant de scrupules et prennent aussi moins de risques ; qu'un *rameur* est celui qui bat l'air à une cadence précipitée de ses ailes étroites, longues et pointues (faucon) ; qu'un *voilier*, au contraire, a des ailes larges et rondes, dont il brasse l'air lentement, puissamment (aigle) ; qu'un *voilier saillant* se distingue d'un voilier simple par la rapidité de son envol (autour). Archaïsmes pleins de saveur, pour qui en détient le lexique, dont nous rencontrerons maints autres exemples chemin faisant.

On ne chasse pas au vol avec n'importe quel rapace. Si les Kirghizes dressent l'aigle contre les renards, les loups et les cervidés d'Asie centrale ; si l'on rapporte, en opposition, que Louis XIII enfant *volait* (chassait au vol) les moineaux du Louvre avec de minuscules pies-grièches, passereaux chasseurs, ce ne sont là que des cas d'espèce ou des usages locaux. La fauconnerie orthodoxe, elle, ne reconnaît que les faucons — notamment le pèlerin — pour la chasse de haut vol, l'autour et l'épervier pour celle de bas vol. Le faucon chasse, en plaine, le gibier à plume. D'une altitude pouvant atteindre plusieurs

Epervier au poing prenant son « pât ».

au vol

centaines de mètres, les ailes presque fermées, il plonge à trois cents kilomètres à l'heure, à dire d'experts, pour *buffeter* (heurter et poignarder en même temps) en pleine vitesse sa proie, généralement en lui ouvrant le crâne avec l'*avillon* (ongle acéré) du pouce. S'il manque son coup, il *prend ressource* (fait une chandelle) et recommence. Il ne se sert de son bec que pour donner le coup de grâce et seulement au sol. Pour chasser le héron, qui monte très haut, on pratique un vol d'équipe : *hautains* (faucons légers) pour le survoler et le rabattre sur les *pesants* (faucons lourds) qui mèneront le combat. L'autour, lui, ne s'enlève pas, ne fond pas mais fonce au ras du sol ou à faible altitude, très vite et suivant de près son gibier, en dépit des crochets de celui-ci. Plus lourd et plus robuste que le faucon, il n'hésite jamais à s'attaquer à un lièvre de forte taille. Pour maîtriser sa capture, l'autour emploie une tactique hardie : ne gardant prise que d'un seul pied, il s'accroche de l'autre à une basse branche, à un buisson, au risque de se faire écarteler. Risque si réel que les *autoursiers* persans, dit-on, arment leurs oiseaux de solides culottes de peau souple. Familier des terrains broussailleux, l'autour ne se sert pas de son bec pour achever mais seulement de ses serres.

Dans l'univers des oiseaux de vol, un *tiercelet* est un mâle et une *forme* une femelle. On distingue les *niais* (pris au nid) et les *branchiers* (déjà capables de se percher mais pas encore de voler) des *passagers* (capturés adultes, principalement au cours de la première migration). Quant au pennage, les oiseaux de chasse se répartissent en *sors* (plumage de jeunes) et en *hagards* (livrée définitive).

Piégeage aux filets, trappes, gluaux, etc. Un ancien procédé spéculait de façon originale sur l'instinct de rapine qui pousse le rapace à s'emparer de la proie d'un confrère, s'il le peut. Dans les parages fréquentés par les oiseaux sauvages, on lançait un provocateur dressé, tenant fixée dans ses serres une fausse perdrix munie de nœuds coulants dans lesquels le voleur s'empêtrait, ce qui provoquait la chute des deux antagonistes.

Ici, c'est un vautour, autre oiseau de fauconnerie de bas vol, qui, après le combat, revient au poing.

L'*affaitage* (dressage) requiert patience et doigté. On habitue d'abord l'élève à se laisser docilement porter sur le poing ganté, tenu captif par des *jets* (courtes lanières de cuir) fixés à ses tarses et qu'il ne quitte ni jour ni nuit, même pas pour chasser. On est parfois obligé de mater les hagards en les privant de nourriture et de sommeil. Calmé et entraîné à recevoir le *pât* (nourriture) de la main de l'homme, on le met en *filière* (corde rattachée aux jets) et on l'invite à quitter sa *perche* (perchoir) pour venir se poser sur le poing tendu de loin, en récompense d'une *beccade* (becquée de viande). Toujours en filière, on le lance ensuite sur de fausses proies : *traîneau* (peau de lièvre rembourrée) pour l'entraînement de bas vol ; *leurre* (oiseau factice) pour le haut vol ; l'un et l'autre convenablement *acharnés* (garnis de viande) à la place supposée du cou. Naturellement, le traîneau évolue au sol tandis que le leurre tournoie en l'air au bout d'une filière. Aux proies artificielles succède le *gibier d'escap* (proies vivantes de peu de défense) qui clôt l'entraînement, lequel n'a pas le même objet pour un hagard que pour un niais. En effet, le premier sait chasser et doit simplement apprendre à le faire avec l'homme ; au contraire, le second ne sait rien et le fauconnier doit se substituer, vaille que vaille, à ses parents, pour lui inculquer son rudiment. Toutefois, lorsque même son instinct en aura fait plus tard un chasseur, il restera généralement moins courageux et moins vigoureux qu'un hagard, sans doute parce que son évolution normale a été faussée au départ.

Fin prêt, l'élève est *introduit*, c'est-à-dire lancé sur un vrai gibier et complètement libre d'entraves. A partir de ce moment, rien ne peut obliger un oiseau de vol à se laisser reprendre, à revenir docilement au coup de sifflet qui le *rappelle* (dans le haut vol) ou le *réclame* (dans le bas vol), et cependant assez peu profitent de cette liberté pour fuir. Cela tient à ce que le rapace est capable de se prendre de passion pour le maître qui lui est bon, qui le traite avec douceur, avec prévenance. Il ne manque jamais, en ce cas, de témoigner sa joie de le revoir, le plaisir qu'il éprouve à se laisser porter par lui sur le poing, à recevoir une beccade de sa main. C'est seulement grâce à cet attachement, lien subtil autrement élégant et fort que la plus solide des filières, que la chasse au vol est possible. C'est encore grâce à lui que l'oiseau se laisse *détrousser* (dépouiller) sans trop de mauvaise humeur de sa proie toute chaude. Il est vrai que l'homme,

COMBATS

Ci-dessous, un faucon pèlerin attaquant une corneille noire à la montée.

A droite, un faucon vient de « buffeter » (« arter violemment de ses serres au terme de la chute) une perdrix grise. Assommée, celle-ci va choir et le faucon la « liera » au vol ou au sol.

Un autre faucon pèlerin dans sa plongée foudroyante sur un faisan en vol.

Un autour plume sa proie.

pour adoucir la mesure, ne manque jamais de laisser le chasseur commencer de plumer ou de dépouiller son gibier et d'en manger sur-le-champ la tête, ce qui se dit *lui faire courtoisie* en termes de fauconnerie. Expression singulièrement frappante, d'ailleurs, et qui prouve que dans la vieille France, où elle naquit, on savait observer en toutes circonstances les bonnes manières, même vis-à-vis d'un oiseau de proie.

Aujourd'hui encore, la chasse au vol est beaucoup plus pratiquée que ne le laisseraient supposer son caractère archaïque, son rituel compliqué, son rendement très modeste. Ce qui l'a probablement sauvée de l'oubli, c'est qu'elle est avant tout un sport, un sport très difficile, rempli d'aléas mais aussi d'émotions fortes et constituant pour celui qui la pratique un exercice peu commun d'intelligence, de savoir faire. Elle est pratiquée assidûment en Amérique, pays peu suspect cependant d'esprit rétrograde, en Angleterre, en Allemagne — où l'*Ordre des Fauconniers allemands*, remarquablement organisé, comporte une hiérarchie de grades sous l'autorité d'un grand maître, ce qui lui confère un cachet très moyenâgeux — en Italie, en Hongrie — appointée par les coopératives agricoles pour la destruction des « nuisibles » — en Afrique du Sud, où elle est surtout aux mains des indigènes, en Afrique du Nord, qui marque sur ce point une régression imputable à l'éclipse des grands féodaux, etc. En France, l'*Association nationale des Fauconniers et Autoursiers français* groupe un peu plus de deux cents adhérents répartis en quelque dix équipages actifs, chiffres d'ailleurs en progression. S'inspirant du modèle allemand, cette association comporte quatre grades : aspirant fauconnier ou autoursier ; fauconnier ou autoursier ; fauconnier maître ou autoursier maître ; au sommet, un président. Le premier objet de l'Association fut d'obtenir la reconnaissance légale de la chasse au vol, omise dans le tableau officiel établi à la fin du XIX^e^ siècle ; omission imputable, probablement, au fait qu'on la tenait à l'époque pour tombée définitivement en désuétude. La situation ayant été régularisée en 1954, les activités de l'Association devinrent les suivantes : elle veille à la formation et à la qualification de ses membres, qu'elle légitime par un diplôme ; publie un bulletin de liaison ; organise des démonstrations et des concours ; procure aux associés des oiseaux de vol, ce qui n'est pas toujours chose facile étant donné leur rareté croissante due principalement à l'inimitié agissante des gardes forestiers, mais aussi, paraît-il, aux captures que viennent librement faire chez nous certains amateurs étrangers. C'est ce qui explique que les faucons, pourchassés plus que les autours et les éperviers, soient en général réservés aux fauconniers maîtres et que nous soyons obligés parfois d'en faire venir à grands frais de fort loin, tels ces gerfauts de Norvège qui reviennent alors à une cinquantaine de mille francs. Des efforts persévérants sont faits pour obtenir des pouvoirs publics certaines mesures de protection en faveur de ce qui nous reste d'oiseaux de vol à l'état sauvage, condition nécessaire pour assurer l'avenir de cette chasse en pleine renaissance.

Les fauconniers français ont adopté une tenue commune : veste de chasse à basques longues et collet de velours de même teinte que le gilet à six boutons, tonalité tranchant sur celle de la veste, l'opposition constituant les « couleurs » caractéristiques de chaque équipage ; culotte de cheval, bottes ou bas de laine et brodequins, chapeau allongé par devant en forme de bec, à la Louis XI, enfin, « bouton » d'un modèle unique, timbré du spirituel jeu de mots à l'ancienne mode et servant de devise à l'Association : *Rien sans pennes*.

PHOTOGRAPHIES FRANÇOIS MERLET

Marcel LASSEAUX

Ce que n'emporte pas le vent

Une nuit de février, chaude et bruyante,
j'arrivais de New-York par de longues avenues, bordées de maisons à galeries.
Là, à la lumière d'ampoules nues, des familles noires écoutaient les radios et les juke-box des bars ;
de lourdes femmes étendues dans des hamacs ou dans des fauteuils à bascule, des hommes couchés sur les marches ;
des filles, moulées dans des robes de couleurs vives, bavardaient avec des garçons aux longues jambes
appuyés aux eucalyptus.
Des enfants couraient entre les villas avec des cris aigus.
Puis les maisons devenaient imposantes ;
leurs frontons et leurs tourelles se détachaient derrière les rideaux gris de mousse
qui pendaient de branches tentaculaires.
Je trouvais dans ce quartier silencieux cet air lourd et parfumé par des plantes trop grandes,
cette angoisse qu'a si bien exprimée Julien Green.
Dès ce premier soir, mon hôte voulut me montrer le Vieux Carré, et cette Mecque du jazz : Basin Street.
Dans ce Montmartre tropical, les dancings et les boutiques de strip-tease se touchent,
illuminent de néon les caravanes de touristes ;
les noms français des bars sonnent aussi faux que ceux des hostelleries place du Tertre.
Dans l'un d'eux, plus tranquille derrière ses persiennes ajourées,
je reconnus les héroïnes de Tenessee William, perdues d'illusion et d'alcool :
Blanche Dubois, ayant raté le tramway pour Désir,
tâchait d'apercevoir la rose tatouée sur le cœur d'un barman débraillé,
Mrs Stone rêvait du printemps romain.
C'est là que naquit le cocktail, chez le pharmacien Peychaud
qui, vers 1830, mesurait avec un « coquetier » les ingrédients qui entraient dans ses fameux punches.

Je me réveillai dans une ville entièrement différente.
Étais-je à Toulouse un matin de juillet ?
Le soleil vif éclairait des toits de tuiles, les façades crépies, les briques corail.
Leurs volets fermés, les boîtes de nuit
redevenaient d'honnêtes maisons provinciales, basses, un peu délabrées.
Des magnolias et des camphriers dépassaient les murs ;
des glycines et des lianes s'accrochaient aux vérandas,
rivalisant avec elles de volutes, de grecques et de palmettes.
Les plus anciens fers forgés conservent de simples dessins Louis XVI,
mais, avec l'apparition de la fonte, c'est toute une flore qui s'applique aux façades :
vigne vierge et chèvrefeuilles symétriques, peints de bleu ou de blanc,
souvent rouillés jusqu'à n'être plus qu'un lierre noirâtre sur la façade des maisons abandonnées.

Toulouse st

Dans ces rues aux noms familiers : Condé, Orléans, Royale, que de maisons maudites !
Les légendes s'y accrochent comme les mousses sur le bois mort des balcons ;
on entretient le souvenir de Mme Lalaurie qui torturait ses esclaves ;
des pirates Laffitte et Blanque ; de la famille de Pontalba, décimée par les suicides.
Quelle passion du mystère sous cette apparence riante !
Les petites-filles de Manon sont les héroïnes de Poe.
On me montra les discrètes maisons où les négociants entretenaient de belles quarterones ;
le couvent où étaient élevés les enfants de ces unions ;
des cours grillées pour empêcher les esclaves de s'enfuir.
Dans le quartier résidentiel, de Garden road,
des plantes d'appartement mégalomanes étouffent les grandes villas Second Empire ;
la brique apparaissant sous le crépi, les volets fermés,
les arborescences de fer forgé, tels des barreaux de prison,
racontent le déclin de ces familles
qui, depuis la guerre de Sécession, s'enferment dans leurs chimères.
Le cimetière Saint-Louis, avec ses monuments classiques disjoints par les lianes,
garde les noms de celles pour qui on a élevé ces temples grecs,
ces castels, ces maisons ajourées comme des coffrets à bijoux :
Galatée-Mahée-Desportes, Léocadia Young, Philomène d'Estapinel...

Il est un autre cimetière, dans une maison de Bourbon Street,
où l'antiquaire Alma Havet recueille les épaves des grandes plantations qui s'effritent le long du Mississippi.
C'est dans le patio un fouillis de torchères, de vasques ébréchées, de chapiteaux,
de Vénus moisies et d'Apollons rouillés parmi les fougères et les bougainvillées,
sous l'ombre moite d'un bananier.
Dans les pièces obscures s'entassent d'énormes meubles :
lustres dignes d'un opéra, miroirs lourdement dorés,
tables en acajou d'un Louis-Philippe fleuri par les tropiques.
C'est le décor d' « Autant en emporte le Vent »,
jamais recollé, somptueux et triste,
comme les souvenirs qui bercent la paresse du Sud.

ILLUSTRATIONS DE L'AUTEUR

Louis-Philippe

MÉCONNU

Nous devons à la bienveillance de Monseigneur le comte de Paris la faveur de publier les textes inédits qui vont suivre. Ces textes font partie du Fonds Orléans, auquel Marguerite Castillon du Perron vient d'avoir le privilège d'accéder pour composer une biographie du roi Louis-Philippe, encore si mal connu.

La tristesse est un charme qui n'est pas donné à tout le monde. Dans la galerie de nos grands hommes, nous nous attardons volontiers devant le visage du Téméraire, tout brûlant de passion inassouvie, devant celui de l'abbé de Rancé au regard si doux et comme voilé de surnaturel mystère, devant celui du Bonaparte des années révolutionnaires, à la fois pitoyable, énigmatique et sévère, avec la langueur que lui prêtent ses cheveux tombant en désordre sur un collet d'officier pauvre.

Personne, non, personne ne regardera le roi Louis-Philippe. Il est grand, il est fort, il est gras. Ses cinq fils l'entourent comme une protection superfétatoire. A table, il mange des repas lourds et sans épices. Le matin, il exerce doctement sa puissance entre Guizot et Molé, aussi pédants que lui-même ; l'après-midi, il fait ses comptes et discute architecture comme un bourgeois suffisant ; le soir, assis entre sa femme qu'il ne trompe pas et sa sœur qui a mauvais caractère, il veille complaisamment sur les passe-temps banals de sa petite famille. On joue au loto, on brode et la reine Victoria d'Angleterre, du fond de son île, approuve d'un mouvement de menton débonnaire. Bientôt ce sera l'entente presque cordiale, les premiers trains ébranlant la France de leur souffle fuligineux, les traités de commerce garantissant durablement notre prospérité, puis ce coup d'éventail du Dey d'Alger, projetant nos premiers soldats sur la terre d'Afrique, et enfin la révolution de 1848, si distrayante avec ses barricades, ses gamins intrépides et les chants de Victor Hugo mêlés joliment à la voix sourde de Daniel Stern, dont le nom cache Marie d'Agoult et qui, pour se punir sans doute d'avoir vécu avec Liszt, réclame le privilège de l'égalité civique pour les femmes. Alors Louis-Philippe disparaît très poliment et très vite d'un pays neuf qui se refuse à l'obéissance pour préférer les promesses romantiques d'un vieux jeune homme à maigre barbe avide de hâter l'unité italienne et de fraterniser avec l'Allemagne. Napoléon III, ce sera son nom, ouvre à deux battants la porte des Tuileries où passent enfin des crinolines, tandis que, sur les vieux journaux placés en pile dans les armoires ménagères, s'empoussière lentement la figure en forme de poire du dernier roi de France. Pour lui, l'injustice des hommes a fini de l'étonner. A Claremont, où il fait de longues promenades au bras de la reine Marie-Amélie, il rêve et se souvient...

Le premier exil.

C'était en 1801. Il allait avoir 28 ans et vivait proscrit en Angleterre. Tous les siens avaient disparu. Son père, qu'on appellerait désormais Philippe-Egalité, était monté sur l'échafaud un soir de novembre, huit années auparavant, coupable d'avoir subi les enchantements de Choderlos de Laclos et d'avoir cédé aux héréditaires rivalités qui opposaient Orléans et Bourbons. Sa mère, déportée en Espagne, se consolait d'années de souffrance en compagnie du chancelier comte de Folmont, un ex-avocat du nom de Rouzet, assez adroit pour avoir su capter sa confiance et respecter sa vertu. Sa sœur, M^lle^ Adélaïde, nerveuse et délicate, dépérissait auprès du lac Balaton, gardée par leur tante la princesse de Conti qui, de mauvaise grâce, la protégeait contre la haine des émigrés. Sa gouvernante tant aimée, M^me^ de Genlis, après avoir intrigué pour le porter sur le trône à la place du malheureux Louis XVI, l'avait trahi et, quelque part en Allemagne, vivait chichement du produit de ses romans moralisateurs. Le Palais-Royal, où il avait grandi, était livré aux nouveaux maîtres de l'Etat ; Bellechasse et son couvent de Carmélites où il allait jadis travailler chaque jour, morcelé et vendu aux acquéreurs de biens nationaux. Versailles, Mousseaux, Le Raincy, Eu, La Mothe, Saint-Leu, tous ces châteaux dont les parcs et les fêtes avaient charmé son enfance, saccagés et pillés, s'en allaient en ruine. Rien ne subsistait du passé. Les gens, les lieux, les habitudes, tout semblait s'être aboli pour céder la place à un ordre nouveau dans lequel lui, le duc d'Orléans, arrière-petit-fils du Régent, n'était plus qu'un importun.

Le sort cependant lui avait réservé quelques adoucissements. A ses côtés se trouvaient ses deux frères qui avaient été enfin libérés des prisons de Marseille où ils avaient passé de terribles années. Ils demeuraient avec lui à Twickenham, dans la maison modeste louée grâce à la pension consentie par le roi George III. L'un, son cadet, le duc de Montpensier, avait deux ans de moins que lui, l'autre, le comte de Beaujolais, était âgé de 24 ans. Ils étaient tendres, affectueux, gentils, incapables toutefois d'assumer leur destin. Tandis que Beaujolais, désolé de se savoir sans avenir, se livrait à la boisson, aux femmes et au jeu, Montpensier usait ses jours dans une sombre mélancolie.

C'était très difficile d'être l'aîné, de devoir sans cesse leur répéter les mêmes mots d'espoir, de retrouver dans son cœur la force de les encourager, de gagner assez de fermeté et de calme pour les aider sans s'abandonner soi-même à la détresse que l'on partageait si bien avec eux.

« Il faut, écrivait-il à Montpensier, au lieu de te tourmenter à détruire ton noir et au lieu de l'augmenter par une gaîté factice et forcée, il faut l'avouer ou, au moins, ne pas le nier. Il faut dire que tu as contracté cette habitude mélancolique dans ta longue captivité, que c'est en vain que tu t'efforces de la réprimer, que cela perce toujours. On ne dit cela que dans le tête-à-tête, on l'avoue en confiance, on donne à entendre d'autres choses, une passion malheureuse. Il y a moyen de faire mousser tout cela, d'exciter un grand intérêt et de se faire prôner par toutes les femmes. La mélancolie, suite des malheurs de captivité, de passions malheureuses, leur tourne la tête. Il leur faut du romanesque. Je crois que si tu suis ce plan, tu verras que, loin que ta mélancolie déplaise, elle plaira, elle intéressera. »

Ce ton cynique, il l'employait à certains jours. A d'autres, il se livrait dans la sincérité de son âme, comme en ce début d'été où il était parti voyager en Ecosse avec Beaujolais, laissant le cadet séjourner en pays de Galles. Le 28 juillet 1801, de Dunstable, il écrivait à Montpensier :

« Je pense avec regret, mon bien cher ami, que chaque tour de roue nous éloigne les uns des autres et j'ai souvent besoin de penser que notre séparation n'est que passagère et bien momentanée. Nous en sentirons mieux ensuite le plaisir d'être ensemble. Je ne doute pas que tu ne finisses comme moi par éprouver le dégoût des auberges. C'est en vain qu'elles sont bien tenues, qu'on y est bien servi, ce sont des *auberges* et c'est assez pour que je ne m'y plaise pas. Il est odieux d'être oiseau de passage et de voir sans cesse de nouvelles figures autour de soi. Chacun a sa manière de sentir ; moi j'ai l'heureuse bizarrerie d'être en toutes choses comme en amitié ; je préfère ce que je connais ; j'aime mieux la musique que j'ai déjà entendue que celle qui est nouvelle pour moi ; j'aime mieux aller dans un endroit où j'ai déjà été que dans les lieux nouveaux pour moi et, pour tout avouer, j'aime mieux la femme que j'ai eue quelquefois que celle que je n'ai jamais eue. Tout cela provient du système ou du penchant qui me porte à préférer ce que j'ai à ce que je n'ai pas. Les proverbes sont des lieux communs mais très vrais : *un tiens vaut mieux que deux tu l'auras*. Occupe-toi, mon cher, ne te laisse pas aller au noir le soir dans les auberges : comme c'est en général le moment du désœuvrement, c'est aussi celui de la mélancolie. La moindre occupation, la chasse, du papier, des crayons, des esquisses, un peu de lecture et surtout des lettres à ton frère, et ton temps se passera supportablement. J'ai tâté de tout ; j'ai été seul, absolument seul et contraint de voyager seul, je te parle donc par expérience ; ne sois jamais désœuvré et tu ne seras jamais mélancolique. Du moment que tu te trouves sans rien faire, secoue-toi et dis-toi : si je reste comme cela cinq minutes, le noir s'emparera de moi, je ne pourrai plus le secouer et je ne serai plus capable de faire autre chose que du noir. Ma soirée deviendra amère, le souvenir en empoisonnera ma journée de demain et cette disposition me préparera une soirée semblable et par conséquent plus amère encore. Mon ami, crois-en ton frère et le meilleur ami que tu puisses avoir, rien n'est bon qu'en en usant modérément et toutes les situations de la vie ont les unes sur les autres des avantages qu'on n'aperçoit qu'en cessant d'en jouir : on ne sent guère le charme de la société que quand on se trouve dans une solitude qui pèse, et le charme d'être seul et tranquille que dans un cercle où on s'ennuie. Le vrai sage, celui qui sait approcher du bonheur, use un peu de tout et de rien avec excès ; il tempère une chose par l'autre et de la sorte jouit de tout sans se dégoûter. Mais je m'oublie à moraliser. Mon voyage n'offre encore rien d'intéressant... Adieu, mon ami, je t'embrasse et j'aurai soin de t'écrire souvent... »

« *J'ai été seul...* »

Dans le temps où il écrivait ces lettres, Louis-Philippe était mince et grand, avec un visage grave et ces yeux étrangement fendus qu'il tenait de son père. Pour gagner en sérieux, comme pour suivre la mode, il portait la queue et tirait en arrière ses cheveux frisés. On le voyait danser toute une nuit chez Lady Fitzherbert, l'épouse morganatique du prince de Galles, porter dans ses bras les jeunes filles qui tombaient de cheval au cours des chasses, envoyer même des quatrains audacieux à M^me^ de Saint-Laurent, sa plus fidèle protectrice et l'amie du duc de Kent.

Il pouvait aussi aimer, et Montpensier l'avait su malheureux. En 1797, au temps de leurs retrouvailles, lorsque le Directoire les avait tous trois envoyés en Amérique avec l'espoir de les y laisser périr, il avait voulu épouser Abby Willing, la fille très belle et très accomplie de l'homme le plus riche de Philadelphie, mais il s'était vu refuser sa main en des termes qui ne laissaient pas de le rendre à la réalité : « Un exilé sans moyens n'est pas un parti pour ma fille et, retrouveriez-vous ces moyens, qu'elle ne serait plus un parti pour vous. »

D'un ton volontairement familier qui voilait la pudeur, il rappelait « avoir tâté de tout ». Montpensier, dans son cachot du Fort Saint-Jean, avait au moins gardé la consolation de rester avec leur père, puis, celui-ci mort, de partager le sort de Beaujolais. Louis-Philippe, lui, avait connu l'abandon total. Il parlait, disait-il, « par expérience ». Les mots, sans doute, étaient trop pauvres pour suggérer ce qu'avaient été ses jours en 1793, tandis qu'il s'était enfui, âgé de vingt ans à peine, pour échapper à la proscription décrétée contre lui par le tribunal révolutionnaire. Poursuivi, traqué, condamné à mort, il s'était vu d'abord obligé de fuir avec le général Dumouriez, puis de se cacher dans les montagnes suisses. Là, sans pouvoir s'ouvrir de ses peines à âme qui vive, il avait médité sur les crimes de ses anciens amis des Jacobins. Un peu plus tard, engagé au collège de Reichenau comme professeur de français sous le nom de Chabot, il avait appris dans le journal de Zurich la mort du duc d'Orléans. Au chagrin de perdre ce père, de le pleurer la nuit pour n'être pas reconnu, d'avoir peut-être hâté sa fin en avouant publiquement du mépris pour la Convention, achevant ainsi de le rendre suspect à ses derniers défenseurs, s'était ajouté le remords de l'avoir jugé et d'avoir cédé au premier mouvement d'une juste colère en lui ayant envoyé la cruelle lettre où il flétrissait son vote lors de la mort de Louis XVI. Le temps, qui ferme toutes les blessures, pourrait-il jamais atténuer cette douleur de n'avoir pu crier adieu et pardon, d'avoir laissé le prince finir ses jours, ignorant de l'attachement qu'on lui portait toujours ?

Considérant sa propre existence et celle de son aîné, Montpensier s'émouvait d'un peu de honte. Pouvait-il éternellement se croire le seul à souffrir quand il goûtait dans les lettres de Louis-Philippe le romantisme sage et tiède de ceux qui ont approché les grandes passions mais qui se sont résignés à n'en pas avoir parce qu'il en ferait bon mourir et qu'ils n'en avaient pas le loisir ? Pour quelque temps alors, il délaissait la fenêtre à laquelle, oisif, il appuyait la tête de longues journées. Avec ses pinceaux, il gagnait la campagne et d'un trait sensible essayait de fixer des paysages de brume. Maigre, la joue creuse, fébrile, il se lassait bientôt, comme il se lassait de tout. Revenu près de la fenêtre, il toussait un peu, les joues brûlantes, et commençait d'écrire à sa sœur. La sachant malade, désespérée de leur séparation, il pouvait, la sermonnant, s'illusionner sur ses propres forces, guérir un peu lui-même en la soignant.

D'instinct, lui revenaient les leçons données par Louis-Philippe : « De grâce, chère petite sœur, ne vous laissez pas dominer par *le noir*. Je ne connais que trop cet affreux mal, et ne puis par conséquent trop vous recommander de le combattre. Puissiez-vous puiser pour cela des forces dans votre esprit, dans votre âme, dans la religion, dans l'espoir qu'après tant de souffrances et de malheurs vous ne pouvez être éloignée d'un avenir plus doux. Songez que si vous vous abandonnez à ce penchant terrible et malheureusement trop naturel, vous laisserez infailliblement prendre à votre caractère une teinte sombre qu'il ne sera plus en votre pouvoir d'effacer... »

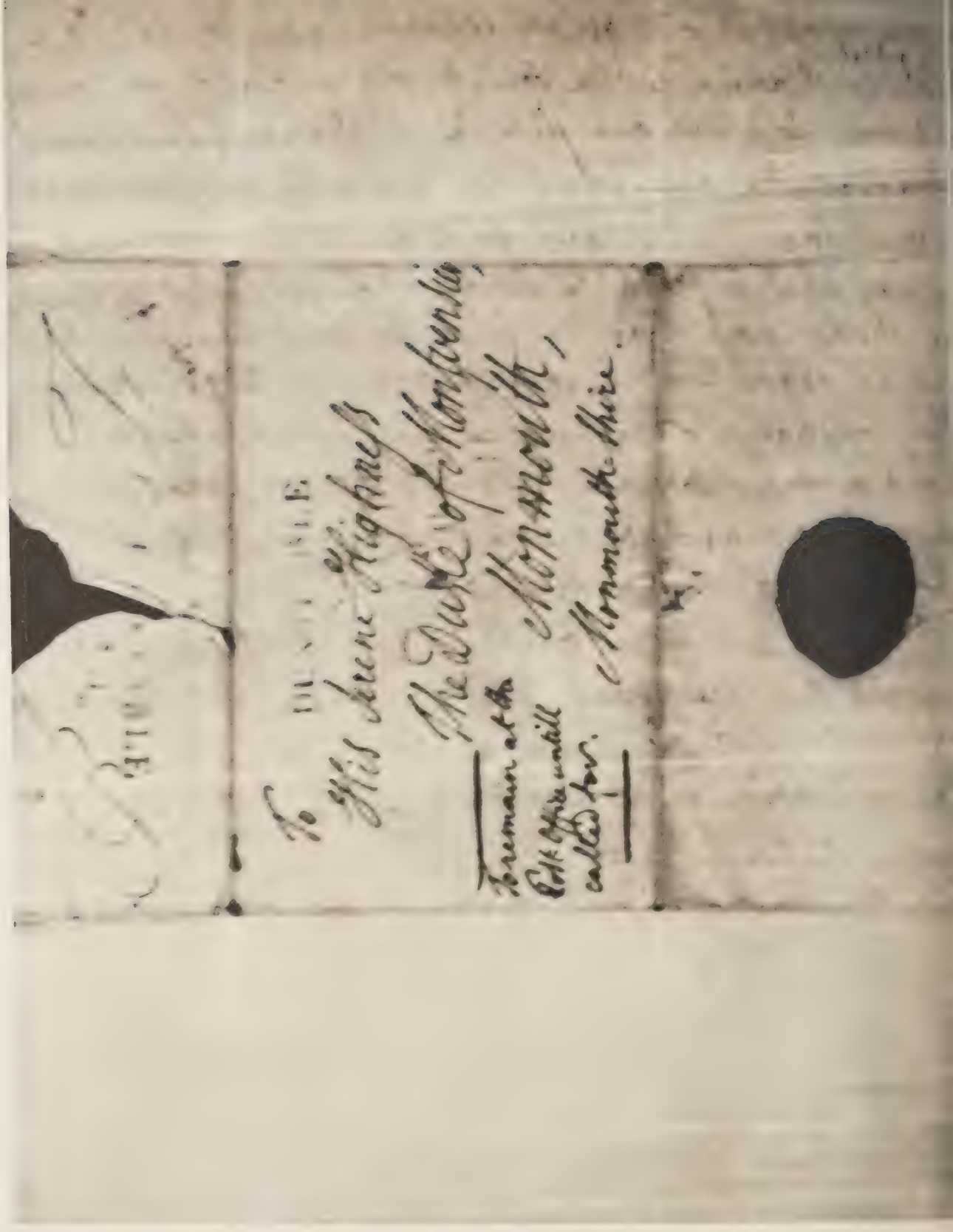
Le dernier exil.

Dans les hautes pièces de Claremont où il achève, avant de mourir, de classer ses papiers, Louis-Philippe se sent très las peut-être, en même temps que fier, songeant au poids qu'il a porté, aux exemples qu'il a voulu donner. Montpensier, tuberculeux, est mort en 1807, suivi de près par Beaujolais, victime du même mal. Fallait-il les fustiger ainsi, les entraîner toujours au delà d'eux-mêmes, attendre de leur part un ressort moral qu'ils ne possédaient pas dans l'état d'abattement physique où ils se trouvaient ? On joue un rôle, celui qu'on apprend, celui pour lequel on est marqué. Eux, les plus jeunes, pouvaient se permettre les grâces, jusqu'à celle d'être un peu fol pour Beaujolais, qui s'en vantait et qu'on aimait partout en Angleterre, même chez les émigrés.

Les rois ne connaissent pas les mêmes chances quand on les a bien élevés et qu'on leur a trop expliqué leur métier. Un moment, au seuil de la vie, et surtout s'ils jouissent de la liberté de croire qu'ils ne régneront pas, ils hésitent et sont éblouis. Henri IV joue au palet et ordonne des promenoirs pour Corisande d'Andoin. Louis XIV regarde Marie Mancini et ne devine pas derrière sa frêle épaule les murs de Brouage. Comme eux, Louis-Philippe s'est imaginé quelques heures avoir le droit aux permissions illicites. On le voit galoper sur son cheval, s'emparer du moulin de Valmy et voler sur les collines de Jemmapes. Il voyage incognito, oublie d'être prince, couche à la belle étoile, va jusqu'au cercle polaire, se persuade, parce qu'il a perdu toute sa fortune et ses diamants, pouvoir enlever M^me^ de Flahaut, l'ancienne maîtresse de Talleyrand, ou même s'établir planteur en Amérique.

Ayant connu les Lapons, comme les contrebandiers et les convicts, s'étant aperçu que tous les hommes se ressemblent, ont soif d'absolu, de grands sentiments et de petites rapines, il pourrait se mettre de profil et poser, avec son nez à peine busqué, son œil profond et sa bouche

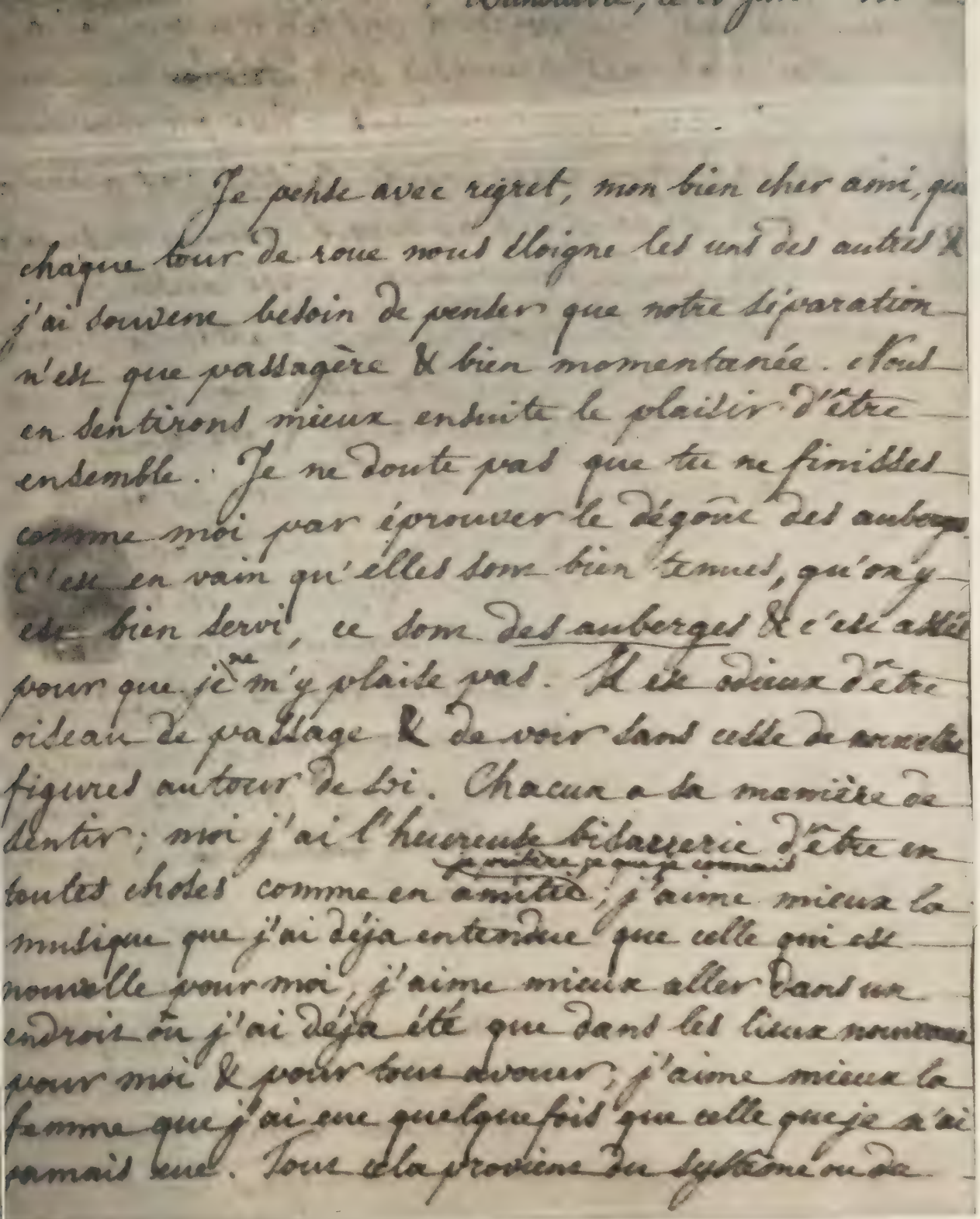
Ce portrait dessiné par Sandoz doit dater de 1792. Couvert de gloire aux combats de Valmy et de Jemmapes, sous le nom de duc de Chartres, Louis-Philippe, ici, n'a pas encore vingt ans. (Photographie Sougez.)



Facsimilé de la lettre inédite de Louis-Philippe à son frère, le duc de Montpensier.

si bien serrée sur le secret de désespoirs anciens. On l'aimerait alors de rester un héros, de s'ériger adroitement en statue byronienne, avec ses larmes, ses deuils et quelques cavalcades désespérées. Au contraire, originalement, le roi a choisi la vérité. Responsable de ses frères, il n'a jamais oublié ce qu'il devait à sa naissance et toujours s'est laissé tenailler par le devoir. Au vieux Dumouriez qui, de Londres, préparait la stratégie des armées alliées à la poursuite de Napoléon, il donnait tout son appui, allant jusqu'à lui obtenir du gouvernement anglais une pension presque supérieure à la sienne ; à Louis XVIII, qui le faisait espionner de Mittau, il offrait de combattre pour le rétablir en France ; à la reine Marie-Caroline de Naples, végétant sur l'aride rocher sicilien, il essayait de rendre son trône, ou tout au moins l'honneur, en installant son fils sur celui d'Espagne. Puis ce furent les Français.

Quand il les a retrouvés en 1815, il avait l'aspect d'un homme mûr, s'était marié et travaillait toujours. Ils ont apprécié ses qualités et sont venus à lui. Ayant beaucoup réfléchi pour leur bien et sachant que Charles X avait perdu la partie, il a voulu les aider et sauver ce qui restait de respect pour l'idée royale, nécessaire à la paix des peuples.



Je perds avec regret, mon bien cher ami, que chaque tour de roue nous éloigne les uns des autres & j'ai souvent besoin de penser que notre séparation n'est que passagère & bien momentanée. Nous en sentirons mieux ensuite le plaisir d'être ensemble. Je ne doute pas que tu ne finisses comme moi par éprouver le dégoût des auberges. C'est en vain qu'elles sont bien tenues, qu'on y est bien servi, ce sont des auberges & c'est assez pour que je ne m'y plaise pas. Il est doux d'être oiseau de passage & de voir sans cesse de nouvelles figures autour de soi. Chacun a sa manière de sentir; moi j'ai l'heureuse bizarrerie d'être en toutes choses comme en amitié, j'aime mieux la musique que j'ai déjà entendue que celle qui est nouvelle pour moi, j'aime mieux aller dans un endroit où j'ai déjà été que dans les lieux nouveaux pour moi & pour tout avouer, j'aime mieux la femme que j'ai eue quelquefois que celle que je n'ai jamais eue. Tout cela provient du système ou de

En lui-même, il se sentait déjà désabusé : « Nous avons fait tant de sacrifices, pensait-il, tant d'abandons, tant de destructions, que nous avons rendu la monarchie impossible sans rendre la république possible. » Il ne se trompait pas. A peine s'installait-il au pouvoir, qu'on le trouvait ennuyeux, presque laid, et qu'on se moquait de ses discours, simplement utiles et qui parlaient de prospérité sans appeler aux croisades. Il abandonnait l'expédition de Grèce, refusait la couronne de Belgique et visitait des manufactures. Dix-sept années, il a été supporté, puis il est reparti pour Londres avec toutes ses malles, la correspondance de ses ministres, celles des souverains d'Europe et du pape, les textes de toutes les lois, des amendements et des contre-amendements, la liste aussi de toutes les sommes qu'il avait dépensées sur sa cassette pour relever les monuments de France.

Personne ne se souvenait, personne ne se souvient qu'il dormait en 1798 dans la tente d'une famille indienne et qu'il a descendu le Mississippi sur un bateau que les glaces, à chaque mètre, menaçaient de briser.

MARGUERITE CASTILLON DU PERRON.

FIN

UN MOIS EN POLYNÉSIE AVEC LA JEANN

DEVANT ce navire chargé d'heureux garçons qui vont débarquer à Cythère, peut-on ne pas évoquer la frégate de M. de Bougainville, le mariage de Loti, l'arrivée de Gauguin, et ces paradis concertés où les tamariniers de Baudelaire reçoivent les oiseaux ivres de Mallarmé ? Ni les récits, ni les films, ni le rétrécissement progressif de la terre n'ont arraché la frange de rêve qui entoure les îles du Pacifique. D'où l'enthousiasme de ces écoliers de la mer à qui l'on offre, dans un collier de fleurs, tout ce qui reste de l'Eden !

Ils savaient que Tahiti est formée de deux massifs montagneux, presque circulaires, reliés par le long isthme de Taravao ; et les amateurs de paysages sous-marins leur avaient vanté le merveilleux dédale de corail qui encercle les côtes. Peut-être, penchés sur la carte, s'étaient-ils amusés à rouler dans leur bouche les noms de Papenoo, de Punarouou, de Vaihiria, de Tautira ou de Fataua. Gageons encore qu'ils avaient relevé le cap principal sur cette terre très peu découpée — la pointe Vénus ! — mais ils la dédiaient sans doute à la déesse de l'amour, alors que Cook l'avait baptisée en s'y installant pour observer le passage de la planète de ce nom sur le soleil. Enfin, réunissant en elles toutes les voluptés tropicales, brunes comme le tabac, douces comme la canne à sucre, fraîches comme le suc du cocotier, parfumées comme la vanille, les vahinés n'étaient pas le moindre attrait du voyage !

Pour ne point parler de déception, demandons au commandant Dartigues si les paradis tiennent leurs promesses.

— Le mois, nous dit-il, que nous avons passé en Polynésie, du 19 janvier au 19 février de cette année, aura eu la conséquence la plus éloquente : les prochains embarquements étant choisis par les officiers-élèves, d'après leur classement de sortie, une très vive émulation s'est manifestée parmi eux, après notre passage dans les îles, pour se trouver en tête afin de pouvoir choisir un embarquement sur l'un de nos petits bâtiments stationnaires du Pacifique.

C'est assez dire la force des liens de fleurs. Mais que savons-nous de l'école flottante qui

L'arrivée de la Jeanne à Tahiti [illegible] la population est là pour accueillir les « midships » [illegible] le premier voyage lointain

'ARC

1

2

La tradition des colliers.

Sur le quai, les vahinés
aux jupes de paille (moré
[illegible]nt en l'honneur de la Jeanne
qui n'est pas venue depuis trois ans (1).
L'équipage entier
a droit aux colliers de fleurs
que les femmes de l'île tressent
de leurs doigts agiles (2).
[illegible]s la part du roi
[illegible]st faite au commandant Dartigues (3).
La garde, à laquelle le règlement impose
la [illegible]fille
a la permission exceptionnelle
à Tahiti, de se faire fleurir (4).

3

4

La péche aux cailloux.

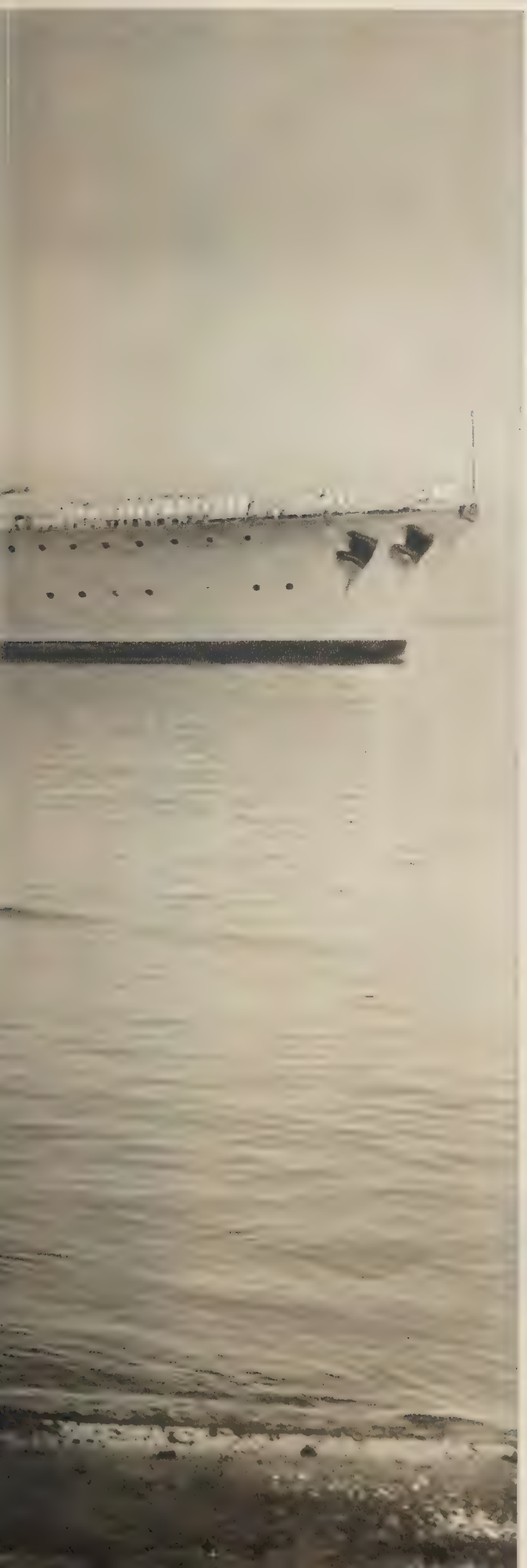
Les insulaires des villages de Bora-Bora, pour remercier l'équipage de la Jeanne *de son aide pendant le cyclone, ont organisé une « pêche aux cailloux ». Elle est très particulière et a rarement lieu aujourd'hui. Des centaines de pirogues partent en s'égaillant vers la barre de corail qui ferme la baie* (1). *Peu à peu, les pagayeurs manœuvrent en demi-cercle pour se rapprocher de la plage* (2). *Les poissons sont poussés vers le rivage à coups de cailloux dans l'eau* (3). *Une vahiné, entourée des pêcheurs de l'île et d'élèves de la* Jeanne, *tient en main une belle prise* (4). *Pendant la pêche aux cailloux, deux femmes tressent des drapeaux en feuilles de cocotier* (5).

1

2

3

4



La Jeanne a levé l'ancre le 19 février.
A terre, les vahinés aux robes
de fleurs et de soleil
font leurs adieux
à ceux qui partent,
avec le désir de revenir bientôt.

fait rêver tant de jeunes têtes et pleurer aussi quelques beaux yeux ? Le commandant Dartigues nous apprend que le croiseur-école *Jeanne d'Arc,* plus fréquemment appelé la *Jeanne* avec une familiarité affectueuse dans la Marine, est rentré, au début de juin, de sa 21e croisière d'instruction. Construite spécialement, il y aura bientôt trente ans, comme croiseur-école d'application, la *Jeanne* a pris en 1931, la relève de ses prédécesseurs, l'*Iphigénie,* le *Duguay-Trouin* et la défunte *Jeanne d'Arc,* croiseur-cuirassé du début du siècle, auquel ses six cheminées valaient un prestige considérable.

— Le rôle essentiel de l'école d'application, poursuit le commandant Dartigues, est de permettre aux enseignes de vaisseau sortant de l'Ecole navale — les « midships », pour leur donner leur nom traditionnel — de pratiquer, beaucoup mieux et plus longtemps qu'à bord des bâtiments annexes de l'Ecole navale, les connaissances théoriques acquises au cours de leurs deux années d'étude. Pendant les sept mois que dure notre croisière, les midships apprennent à faire le quart sur la passerelle, à assurer le service au mouillage, en même temps qu'ils se familiarisent avec l'organisation et le fonctionnement des différents services existant à bord d'un grand bâtiment : artillerie, transmissions, détection, électricité, machines, etc. Ils effectuent, bien entendu, de nombreux exercices et se trouvent ainsi préparés à assumer leurs fonctions d'officiers.

Nous apprenons que les enseignes de vaisseau ne sont pas les seuls officiers-élèves que compte la *Jeanne ;* la Marine a jugé profitable de faire participer à la croisière d'application les jeunes officiers sortant, au même moment que les enseignes, de leurs écoles particulières : ingénieurs-mécaniciens, ingénieurs du Génie Maritime, ingénieurs hydrographes, commissaires et, depuis peu de temps, médecins de la marine.

— Ces jeunes gens suivent, à bord, le même enseignement général, tout en recevant une instruction spéciale à leur corps. Ils sont mêlés aux midships dans la constitution des groupes élémentaires de 12 à 14 officiers-élèves, et c'est un des principaux avantages du système que

ce mélange qui permet aux officiers des différents corps, à l'aube de leur carrière maritime, de se connaître, de s'apprécier et d'acquérir, par une formation et une vie communes, une même optique des problèmes de la marine militaire. Ajoutons que notre croiseur-école est, depuis quelques années, accompagné par l'escorteur *La Grandière* dont la présence, motivée initialement par l'insuffisance de logements sur la *Jeanne*, à la suite de l'accroissement du nombre des officiers-élèves, a la plus heureuse répercussion sur l'instruction grâce aux nombreuses possibilités d'exercices supplémentaires offertes par un groupe de deux bâtiments. Chaque groupe d'officiers-élèves passe, par roulement, une partie de la croisière sur le *La Grandière*.

Ce que la modestie du commandant Dartigues ne dit pas, c'est l'excellente ambassade que constitue à travers le monde la tenue des équipages des deux bâtiments.

Partout, les plus touchants témoignages d'attachement à la France nous ont été marqués et ceci prouverait, s'il en était besoin, la nécessité de la Marine pour maintenir le contact avec les territoires éloignés qui se plaignent de ne pas nous voir assez souvent.

Il est certain que les Polynésiens, peuple à vocation essentiellement maritime, ont toujours bien reçu les marins français, et les derniers mots du commandant iront à l'accueil de Tahiti :

Nulle part ailleurs, la *Jeanne* n'a vu à son arrivée, et encore plus à son départ, une telle foule sur le quai ; et pourtant la population de Papeete n'est pas très dense. La gentillesse, je crois que c'est le trait le plus caractéristique du Tahitien : il vous reçoit comme un vieil ami, sans chercher à vous éblouir ni à vous accaparer, mais en vous faisant sentir qu'il est content de vous voir et qu'il vous aime bien.

Sous les fantômes des cocotiers, il nous reste à imaginer — chaînes de fleurs vite tressées, moins vite rompues — le regret, l'espoir, l'attente ou l'oubli d'une jonchée de jeunes femmes « dont l'œil par sa franchise étonne... »

P. L.

Aux Marquises, quatres sections de midships se rendent au monument des marins morts. Leur défilé et la musique de la Jeanne *ont déchaîné l'enthousiasme des indigènes.*

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE SAINAIS

Sauf pour le saut en longueur, où Owens demeure insurpassable, tous les autres records du passé ont été battus de nos jours. A quoi faut-il attribuer ces gains ?

L'homme bat ses records

Contrairement à ce qui se passe dans les autres pays, où la performance de l'homme seul attire autant de monde que le jeu d'une équipe, le public français ne s'emballe que pour les jeux d'équipe. Pendant les championnats nationaux, 5 000 ou 6 000 personnes tout au plus daignent prendre possession des gradins d'un stade de 60 000 places. Et quand la foule des dimanches sportifs s'agite aux moindres gestes des vedettes du ballon ou de la raquette, de l'autre côté de l'immense enceinte, étrangers à ces bruyants ébats, des hommes s'entraînent calmement pour arracher au chronomètre 1/10 de seconde, ou pour gagner sur le ciel un centimètre de plus. Car les records en ces matières se traduisent le plus souvent par des chiffres aussi fragiles.

Mais les réunions d'athlétisme ne sont délaissées que par les profanes, et les jeux du stade s'inscriront toujours au fronton des édifices humains. Ils ont pour eux la noblesse de l'effort solitaire, la beauté des mouvements, une très longue civilisation, l'absence de tout gain matériel et, dernière couronne, la progression dans le résultat, puisque l'athlète d'aujourd'hui, sur la plupart des terrains, bat l'athlète d'hier.

Ali Brakchi vient de prendre son appel pour un bond en longueur de 7 m 52. Malgré cette excellente performance, nous sommes encore loin du plus ancien record de France détenu, depuis 1935, par Robert Paul, avec 7 m 70.

Depuis les années 1890, 1904, 1909 et 1912, dates auxquelles les records purent être homologués, on constate en effet un dépassement général. Prenons le 100 mètres. Cette ligne droite que le sprinter américain Norton franchit maintenant en 10" 1/10 (record du monde) a eu, comme tant d'autres épreuves, ses moments historiques. Chez nous, en 1890, on cria au miracle lorsque, sur un départ donné « au drapeau », R. de Zevallas coupa la ligne d'arrivée après 11" 2/10 de course. De même aux Jeux Olympiques de 1936, les 10" 2/10 que le Noir Owens fit inscrire au tableau d'affichage furent jugées irréductibles. Les temps de ces envolées humaines n'ont pas de plus grand écart. En 1959, deux jeunes Français, Delecour et Seye, ont été crédités respectivement de 10" 3/10 et de 10" 2/10.

Il n'en est pas de même pour les épreuves de lancer et de saut. Au javelot, le Suédois Lemming réussissait en 1912 une distance de 62 m 32. Aujourd'hui, la parabole que décrit le bras de Cantello (U.S.A.) prend fin à 86 m 04. Et les discoboles n'ont rien à envier à leurs frères d'armes puisque, cette même année, 11 m 727 sont gagnés sur l'ancien record de 1912, qui était de 47 m 583. Quant au saut à la perche, la puissance de détente et de vitesse d'un Gutowski lui permettait, en 1957, de faire un bond dans l'espace de 4 m 82.

Dans ces deux sauts, le style n'est pas d'égale valeur. Le profane y verrait-il une différence ? Pourtant, la technique de Tiam Papa Gallo (ci-dessus) lui permettra de franchir avec une apparente aisance les 2 m 03 proposés à son envol. Ci-contre, au Championnat d'Europe de 1958, à l'arrivée de la finale du 100 m, on serait tenté d'écrire : « Trouvez le vainqueur. » Pour l'Allemand Hary (premier en partant de la gauche), cette question ne se posait pas — ce jour-là — puisqu'il fut vainqueur.

1

2

3

4

En 1959, Robert Gras (1) se classe parmi les trois meilleurs sauteurs à la perche français. Lancer le javelot à 81 m 86 semble être un jeu d'enfant pour Macquet (2). Cet exploit lui permettra d'ajouter son nom à la liste de nos meilleurs athlètes. Le discobole finlandais Lindroos (3) s'efforce de battre le record de 59 m 31, bien établi par Piatkowski. Un de nos meilleurs sprinters actuels, Delecour (4), s'entraîne à parfaire son style de départ, d'où dépend bien souvent l'issue de la course. Le coureur du 110 m haies est l'Américain Gilbert (5).

Le très populaire Ladoumègue offrait encore récemment à la télévision l'image devenue légendaire du parfait mécanisme de ses foulées, qui lui permirent d'obtenir en 1930 le chronométrage de 3' 49" 6/10 au 1.500 mètres. L'année dernière, pour l'Australien Elliott, sur cette même distance, l'aiguille du temps s'arrêtait encore plus tôt : 3' 36".

De ces victoires de l'homme athlète sur les chiffres, que faut-il conclure ? L'espèce humaine aurait-elle gagné en force et en possibilités autant qu'en science ? Non. Le secret de ces gains tient dans les méthodes actuelles d'entraînement, beaucoup plus souples qu'autrefois, et surtout dans le régime alimentaire que suivent nos champions. Les nourritures terrestres évoluent, nous le savons, gagnant en légèreté et en efficacité ce qu'elles perdent en saveur.

On remarque aussi que le stade spécule davantage sur les prodiges de la nature, en allant, pour ainsi dire, puiser aux sources le phénomène sauteur, coureur, etc. Gageons qu'on recherche déjà dans les montagnes du Kenya quelque géant de race noire capable de battre l'envol du Russe Stepanov : 2 m 16 en hauteur. Et les prochains Jeux Olympiques — ils dérouleront leurs fastes en 1960 dans le cadre antique de Rome — verront peut-être un nouvel exploit de saut en longueur, seule épreuve gardant jalousement, depuis 1935, le secret des 8 m 13 réalisés par le prodigieux Owens.

GILLES TASSIGNY.

UN PROBLÈME DE JARDIN

Le dallage fleuri peut être peuplé des mêmes plantes que le jardin de rocailles, mais il est plus facile à construire et s'intègre plus aisément dans de modestes jardins de campagne.

Le dallage fleuri

Les dallages fleuris sont depuis une vingtaine d'années adoptés par nos compositeurs de jardins comme éléments constitutifs des salles de repos, terrasses ou allées de circulation. Il n'est pas habituel de les considérer comme des éléments purement décoratifs. C'est pourtant ce qui a été tenté — et fort heureusement réalisé — dans l'ensemble que représente la photographie ci-contre, prise au printemps dernier dans une délicieuse et paisible propriété de l'Ile-de-France.

Libéré de ses servitudes utilitaires, le dallage fleuri peut être conçu avec plus de raffinement et d'originalité : il recevra des plantes plus diverses, dont certaines passeront en délicatesse ou rareté les plantes habituellement employées.

Dans l'ensemble que nous avons sous les yeux, le dallage fleuri occupe une surface carrée d'environ 8 m sur 8 m. Surélevé de 30 cm par rapport à l'allée gazonnée qui le ceinture, il est entouré sur ses quatre côtés d'une marche intermédiaire large de 30 à 35 cm et haute de 15 cm. C'est, en somme, un vaste socle large et bas en dalles brisées et fleuries, dont le centre est marqué par une fine silhouette de danseuse. Sur ce socle il n'y a plus de raison de marcher, sauf pour le jardinier et le photographe. De la périphérie, on admire l'étonnante diversité des plantes qui le peuplent, échelonnant leurs floraisons du printemps, où elles resplendissent, jusqu'en automne où elles deviennent plus discrètes.

Avantages sur la rocaille.

Il est infiniment plus facile d'intégrer un dallage fleuri qu'une rocaille dans un jardin aménagé en dehors des régions accidentées, et il est beaucoup plus aisé de le réaliser. Tandis qu'une rocaille ne peut être vraiment réussie qu'avec de belles et très grosses pierres, toutes sortes de dalles peuvent entrer dans le dallage fleuri, le « crazy paving », comme l'appellent les Anglais, c'est-à-dire le « pavé fou ».

Evidemment, ces dalles devront être homogènes. Les ressources locales détermineront votre choix. De formes irrégulières, aux angles plus ou moins aigus, elles ne mesureront pas moins de 30 cm de long sur 20 cm de large. Il est souhaitable que quelques-unes au moins soient plus grandes. Une de leurs faces devra être plane et leur épaisseur égale ou supérieure à 3 cm.

L'emplacement choisi pour l'établissement du dallage fleuri doit être bien éclairé mais un peu encadré, par des groupes d'arbustes, par une haie, par des murets, ou par des guirlandes de roses et de clématites, qui confèreront à ce coin du jardin un aimable caractère d'intimité.

Débarrassé de toutes ses mauvaises herbes, le terrain sera creusé d'environ 20 cm (plus l'épaisseur des dalles) par rapport au niveau auquel on désire établir la surface du dallage. Sur le fond même, pioché ou bêché, étalez une couche de cailloux ou de débris de poteries, d'environ 5 cm d'épaisseur. Chargez par-dessus cette couche de cailloux, sur une épaisseur de 10 cm environ, un mélange préparé avec la terre du déblai bien ameublie, dans la proportion de 3/5 et 1/5 de gros sable de rivière, et encore 1/5 de terreau de feuilles bien décomposé, le tout enrichi d'un bon engrais du commerce dans la proportion d'environ 100 g par brouettée. Roulez ou tassez, laissez en l'état une semaine au moins, roulez encore, puis répandez une nouvelle couche de 5 cm du même mélange finement préparé cette fois.

Muni d'une longue règle de maçon et d'un niveau, posez alors quelques-unes de vos plus belles dalles vers les angles ou la bordure, puis vers le centre. Veillez que l'ensemble soit bien horizontal. Calez vos pierres en sautant dessus ou en les frappant à l'aide d'une bûche de bois. Il vous reste à disposer vos dalles en un puzzle élégant, en ménageant des intervalles de 3 à 5 cm de large, et çà et là, aux points d'intersection entre plusieurs dalles, des vides un peu plus importants (10 à 15 cm). Les dalles n'étant pas de la même épaisseur, il faut les caler en ajoutant ou en retirant à la houlette de la terre fine.

Lorsque toutes les pierres sont disposées, il ne reste plus qu'à remplir les intervalles toujours avec la même terre, à arroser abondamment le dallage à plusieurs reprises et à quelques jours de distance, à rectifier de nouveau, s'il y a lieu, puis à planter. Et c'est là le plus passionnant.

A partir d'octobre...

Cette plantation se fait d'octobre en avril, en évitant les périodes de gelées et celles où la terre est fortement mouillée. Octobre-novembre et mars-avril sont généralement les périodes les plus favorables. La plantation se fait à l'aide d'une houlette longue et fine.

Les plantes de fond, à grand effet, occuperont les emplacements de choix : aubriétias, corbeilles d'or, corbeilles d'argent, phlox subulé, hélianthèmes, campanules, saponaires, dianthus divers (œillets), saxifrages, gypsophiles, chrysogonum, violettes cornues... Vous y ajouterez quelques plantes moins courantes : androsace sarmentosa, campanula pusilla, dryade à huit pétales, erinus « Dr Hannel », hypericum olympicum, ibéris saxatile, mazus reptans, oxalis adenophylla, phlox douglasii, phlox « Temiscaming », etc. Ne manquez pas d'y joindre aussi quelques espèces fleurissant encore en été ou en automne, telles que : rosiers en miniature, silène schafta, sedum lidakense.

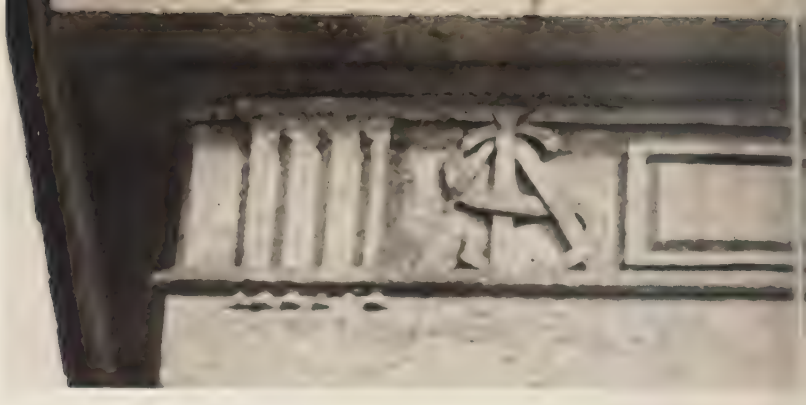
Pour compléter cette décoration de fin d'été et d'automne, semez également en mai-juin quelques taches de pourpiers à grandes fleurs de némophiles et de Julienne de Mahon.

Bien entendu, votre pavé fleuri connaîtra des ennemis, particulièrement les mauvaises herbes, les escargots et les limaces, mais vous viendrez assez facilement à bout des uns et des autres si dès le début de la saison vous avez arraché soigneusement les mauvaises herbes qui auront fait leur apparition et si vous répétez fréquemment contre les escargots et les limaces les applications d'appâts empoisonnés auxquels ces mollusques ne résistent pas.

Enrichi d'année en année, votre dallage fleuri deviendra bientôt le coin préféré de votre jardin.

H. Fuchs.

PHOT. FUCHS-TRUFFAUT



ACQUIGNY

Le château de la dame au cœur fidèle

Quand disparut au milieu du XVI^e siècle Louis de Silly, sire de La Roche-Guyon, sa femme, Anne Montmorency de Laval, fit construire un château en forme d'A gigantesque — A comme Acquigny, comme Anne et comme Amour — pour témoigner d'un amour conjugal qui fut exemplaire. Les initiales ALS et les mains enlacées se lisent encore aisément dans cette pierre claire de la vallée de la Seine qui se colore suivant l'orientation de la lumière, grise au nord, dorée au sud. La toiture du château a souffert. Sa restauration s'achève, longue et coûteuse (les ardoises sont posées à la manière ancienne), sous la surveillance des Beaux-Arts de Rouen. A droite, invisible sur nos documents, une orangerie a été construite au XVIII^e siècle, si proche de l'église de même époque et du village d'Acquigny que le tout se fond ensemble pour la satisfaction de l'œil. De l'intérieur du château, nous donnons ici l'essentiel. Mais il faudrait ajouter une salle à manger de belles proportions, un vestibule contenant des collections de Chine, Japon et Porcelaines de Paris, de vastes galeries d'où l'on accède aux terrasses, des chambres confortables, un atelier où le maître de maison s'adonne à la reliure, aux études historiques et à la gestion de la municipalité. On visite le château toute l'année. L'été, des représentations de plein air y sont données. Une similitude de date et de thème s'est imposée à Jean Marchat lorsqu'il choisit Acquigny pour monter *Roméo et Juliette*.

A gauche : vue latérale du château. Le parc, tracé sous l'Empire, possède des arbres tricentenaires, des rocailles, des cascades. Un canal dérivé de l'Iton le borde d'un côté. De l'autre — notre photographie — c'est l'Eure.

Ci-contre : la façade principale d'Acquigny, vue de l'arrivée. Le corps principal est du XVI^e siècle, alors que les deux pavillons latéraux à balustres sont du XVIII^e.

Ci-dessus : détail de la remarquable lanterne centrale qui date du XVI^e siècle, c'est-à-dire de la construction.

Le premier salon, dit Salon de Perse, détérioré pendant la dernière guerre, a été reconstitué à l'aide des rideaux de même tissu qui avaient été rangés à l'abri des lacérations dont ont souffert les murs. Sièges Louis XV et Louis XVI, recouverts de toile imprimée du XIX[e] siècle à motifs Louis XV et de velours frappé tilleul. Deux meubles d'ébène sculptés Renaissance, l'un supportant une faience de Rouen entourée de deux Japon ; l'autre, un miroir entre deux potiches de laque rouge. Dans les cadres ovales, des portraits. Dans le deuxième salon, dit Salon Doré, tant à cause des boiseries or que de la lumière blonde qui inonde la pièce, on remarque des vases du Japon autour de la pendule, un bronze de Falconnet, un grand tapis d'Orient et des sièges laqués gris pâle garnis de velours châtaigne. Le foyer de la cheminée est orné d'un brillant papier à motifs d'oiseaux peints à la main

1. Détail du plafond — intact — du troisième salon, qui est une sorte de vestibule carré au rez-de-chaussée de la tour du château. Peu meublé, tout son charme réside dans le dessin de ses voûtes et dans les huit niches qui contiennent des porcelaines de Rouen et de Chine. Trois hautes fenêtres éclairent abondamment la pièce.
2. Détail du plafond de la Chambre du Roi, peint en vieux rose, bleu ciel et jaune ; les initiales ALS sont lisibles sur les poutres. Miroir Henri II, pendule Louis XV
3. Dans cette chambre de transition Louis XV - Louis XVI, les meubles sont laqués de gris, les fauteuils recouverts de toile imprimée rouge, le lit de toile de Jouy bleu et blanc. Murs peints en deux tons de gris, médaillons en camaieu de bleus.
Sur la page de droite : le salon-salle, aménagé dans l'ancienne cuisine Renaissance dont les murs ont un mètre d'épaisseur. Le sol est en pierres de Vernon cirées, les murs de brique n'ont pas été retouchés. A droite de la cheminée, le mécanisme du tourne-broche. A gauche, le four à pain, dont la plaque est datée 1653 Les niches à chandelles ont été utilisées pour l'éclairage, tout entier étudié de manière indirecte. Bahut Renaissance, sièges Régence, table copiée sur celle que Pierre le Grand exécuta de ses mains en Russie

Photographies Pierre Jahan

la sélection du mois

THÉATRE

LE SONGE D'UNE NUIT D'ÉTÉ AU XIII[e] FESTIVAL D'AVIGNON

C'est sous le signe de Shakespeare qu'il y a treize ans déjà, dressant son tréteau dans la cour austère du Palais des Papes, Jean Vilar inaugurait le festival d'Avignon. Après *la Tragédie du Roi Richard II*, choisie comme spectacle d'ouverture de ce premier festival qui s'appelait alors la « Semaine d'Art » d'Avignon, Vilar devait créer *Henri IV*, *Macbeth* et enfin, cette année, *le Songe d'une nuit d'été* qu'il envisageait depuis longtemps de présenter sous le ciel de Provence. A-t-il eu tort de se décider à monter cette féerie ? On conçoit les raisons qui l'y ont incité : ce sont peut-être aussi les causes de son demi-échec.

Vilar a toujours eu pour ambition de conférer à la représentation théâtrale le caractère de « fête » qu'elle revêtait à l'origine et qu'elle avait perdu peu à peu au cours des deux derniers siècles. Avignon lui donnait l'occasion de réaliser ce rêve et il parvint à y rassembler chaque année « des gens heureux d'être ensemble » dans ce cadre magnifique où ils savent d'avance qu'il va se passer quelque chose.

Chaque fête d'Avignon se déroule généralement sur plusieurs registres, avec toujours la même solennité, qu'il s'agisse d'une tragédie de Corneille, d'une comédie de Molière ou d'un drame romantique. Après avoir tour à tour transformé le Palais des Papes, par la seule suggestion du verbe, du costume et du son, en palais royal, en champ de bataille, en place publique ou en cathédrale, il était tentant pour Vilar de devenir magicien et d'y faire surgir une forêt enchantée, située dans une Grèce légendaire qu'évoquent si bien le climat et le ciel d'Avignon ; il était tentant d'y animer la plus belle des féeries dramatiques, conçue par Shakespeare à la fin du XVI[e] siècle pour célébrer une fête nuptiale à la Cour ou dans quelque demeure princière.

Il faut dire sans plus tarder que, mises à part certaines erreurs de distribution et certaines concessions au conventionnel, assez surprenantes chez lui, Vilar nous a offert un spectacle très honorable et divertissant qui, s'il n'a pas « transporté », n'a du moins pas causé d'ennui. Nous avons vu, en présence du duc Thésée et d'Hippolyta, reine des Amazones, fêtant leurs noces, la brune Hermia (Monique Chaumette) refuser d'épouser le jeune Démétrius (H.-J. Huet) qui la poursuit de ses ardeurs, et s'enfuir avec le non moins jeune et beau Lysandre (Roger Mollien), lequel répond avec fougue à son amour, tandis que la belle et triste Héléna (Christiane Minazzoli) se cramponne désespérément à ce Démétrius qui la fuit. Nous avons vu Obéron, le roi des Fées (royalement campé par Jean Vilar), et son valet, le bondissant et facétieux Puck, changer le cours de ce quadrille d'amoureux en modifiant — à tort, par une erreur de Puck — l'orientation affective de ces quatre godelureaux éplorés, comme dans ces danses où sur un coup de cymbale les danseurs changent de partenaires. Et cette double virevolte sentimentale nous a paru un moment la charge allégorique d'une universelle réalité, une sorte de ballet satirique de la relativité des passions humaines, avec cette différence que dans la vie on ne passe pas nécessairement de l'amour à la haine, que l'être que l'on a cessé d'aimer ne vous cause pas toujours indigestions et nausées, qu'un homme ne traite pas toujours son ex-amour de « chienne », de « teigne » ou de « vomitif dégoûtant », comme Lysandre qualifie — par l'effet d'un philtre perfide — celle à qui il vouait et revouera son âme.

Mais nous sommes au théâtre, en pleine fantaisie. Et voici, frétillant serpent, nimbée de voiles verts, entourée de sa cour d'elfes, la reine des Fées, Titania (Maria Casarès), à qui son rival Obéron destinait ce philtre par la vertu duquel, tandis qu'il lui ravira le page qu'elle lui refuse, elle s'éprendra d'un homme à tête d'âne. Celui-ci n'est autre que Bottom (devenu ici Navette), tisserand de son métier et comédien de fortune. Depuis le début de la comédie, il répète avec ses acolytes ahuris une pièce dérisoire qu'ils vont jouer avec appréhension devant Thésée et Hippolyta, lesquels célèbrent leurs noces — ne l'oublions pas — dans ce même bois enchanté et font entendre après le déchaînement des folies amoureuses la terne voix de la raison.

Tout cela est charmant, fait sourire, peut-être soupirer... mais n'arrache jamais le spectateur de son siège. L'enchantement ne passe pas la rampe. Est-ce la faute de Vilar ? Je ne le pense pas (le rythme de la mise en scène est bon), ni celle de Jules Supervielle et de son fils Jean-Louis, dont l'adaptation, contrairement à ce qu'on a dit, m'a paru satisfaisante, malgré certaines expressions dont la lourdeur et le prosaïsme détonnent. Il se peut que la pauvreté d'inspiration et le manque de grâce de plusieurs costumes de Léon Gischia (à part celui de Titania) contribuent à produire cette impression de pesanteur, à moins qu'il ne faille l'imputer aux interprètes dont certains, comme Claude Nicot (Puck), manquent ici de légèreté et même de style.

En fait, *le Songe* n'est pas vraiment une œuvre théâtrale, mais un de ces divertissements de cour, tels *les Amants magnifiques* ou *Psyché*, auxquels seule la marque du génie nous permet aujourd'hui de prendre intérêt, encore que la beauté du langage, lorsqu'elle n'est pas soutenue par une action dramatique assez substantielle, se passe difficilement de l'expression plastique, voire des concessions au spectaculaire que Jean Vilar refuse. Si le texte et le jeu n'ont pas suffi à nous faire vivre un songe, l'art de la danse nous eût peut-être procuré cet enchantement.

Gilles Quéant.

Maria Casarès en Titania et Jean Vilar en Obéron. Photographie Agnès Varda.

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

LE JOURNAL D'ANNE FRANK - Film américain (B), de George Stevens.

Stevens a traduit avec soin et respect cet admirable *Journal d'Anne Frank* (*) qu'on ne peut lire et relire sans émotion. Calqués sur le récit, on retrouve : le grenier où huit personnes vécurent plus de deux ans, entassées dans une promiscuité vite odieuse ; l'atmosphère tendue d'espoirs et de désespoirs ; les alertes faisant sauter le cœur ; les précautions obsédantes pour ne pas faire de bruit ; les querelles et mesquineries rendant la vie pénible ; les navrants conflits à propos de nourriture, aussi. Des pensées, des réflexions venues tout droit du livre sont adroitement, pieusement insérées dans le dialogue. Certaines scènes ont une grande force : un bombardement anglais, par exemple, que les malheureux doivent affronter sous le toit qui les cache ; un cambriolage à *suspense* ; le comportement d'un chat, risquant de donner l'alarme, détail infime mais traduisant bien la note de l'ambiance.

A ces qualités s'opposent une grande lenteur de traitement et de jeu, une minutie qui m'a paru excessive, une sorte d'application se traduisant par une certaine froideur qui ne vous dispose pas à vibrer.

Resserré et activé, ce film de trois heures eût gagné, et l'on eût trouvé le temps de mettre davantage l'accent sur ce que je tiens pour passionnant : l'éclosion d'une âme de jeune fille, trop sommairement traitée ici, à mon gré. Dernière remarque : Millie Perkins, séduisante et expressive, a vingt ans et ne fait pas une gamine de treize ans, pas du tout ! Les autres interprètes sont bien à leur place et je signale deux excellentes compositions : celle de Joseph Schildkraut, le père, et celle d'Ed. Wynn, qui confère au dentiste Dussel, vieux garçon égoïste et maniaque, un excellent et pittoresque relief.

LA NUIT DES ESPIONS - Film français (A), de Robert Hossein.

1941. — L'*Intelligence Service* sait qu'une espionne allemande de Londres doit échanger des documents capitaux avec un officier des S. R. du Reich, en Normandie occupée. Tout sera mis en œuvre pour intercepter cette femme et lui substituer une Anglaise. Pour plus de sûreté, les résistants normands tenteront, de leur côté, de s'assurer de l'Allemand. Selon que ces plans réussiront ou échoueront, totalement ou partiellement, pourront donc être en présence : ou deux agents allemands authentiques ; ou deux agents anglais de substitution ; ou un Allemand et une Anglaise ; ou un Anglais et une Allemande... Un bel éventail de possibilités, on le voit !

Naturellement, je me garderai bien de livrer le mot de l'énigme : Hossein s'est donné beaucoup trop de mal pour brouiller les pistes, avec succès d'ailleurs. Toutefois, je ne puis m'empêcher de noter combien insolite, aux yeux de l'observateur, est le comportement de ces espions qui s'abordent sans mot de passe, de part et d'autre. Quelle que soit la combinaison de personnalités en présence, c'est une précaution si élémentaire que son absence choque. Seulement, voilà... si on l'avait prise, il n'y aurait plus eu de film ! Cela dit, ce conflit en vase clos, à deux personnages, est un tour de force d'intelligence. Tout est admirablement combiné et dosé pour fouailler l'intérêt, captiver l'attention, entretenir l'incertitude quant aux mobiles secrets de ces deux êtres, dont les élans de sincérité apparente les plus convaincants sont démentis la seconde d'après. Un jeu de camera d'une fluidité et d'un moelleux merveilleusement justes abolit pratiquement l'impitoyable carcan de ce cadre étroit. Marina Vlady — en nets progrès — et Robert Hossein conduisent le duel avec une conviction et une vigueur entraînantes.

LES YEUX DU TÉMOIN - Film policier anglais (B), de J. Lee Thomson.

Un concours de circonstances fait d'une gamine l'unique témoin d'un drame passionnel, lui livrant même l'arme du crime. Elle se tait, afin de ne pas avoir à rendre ce revolver, aubaine inespérée pour ses jeux futurs avec les garçons du port. Le meurtrier, lui, traque l'enfant jusqu'à ce qu'il ait récupéré son bien... mais que faire du témoin lui-même ? Un assassin véritable n'eût pas hésité mais ce garçon n'est qu'un criminel d'occasion, si l'on peut dire, et ne peut se décider à assurer à ce prix sa sécurité. Au contraire, une amitié rapide, étroite, sincère, rapproche ces deux êtres dont chacun tient la vie de l'autre dans ses mains. Tant et si bien que l'enfant accumulera les faux témoignages, avec un cynisme candide, afin d'égarer la police et protéger la fuite de son ami. Si force reste à la loi, en définitive, ce n'est certes pas la faute de cette Gillie singulière, précoce, audacieuse, décidée.

Ce film sans prétentions est très habilement construit et observé, dans un remarquable climat de *suspense*. L'action rebondit constamment, sur un rythme rapide, précis, dynamique. J'avoue que j'ai « marché à fond », d'autant mieux que le rôle de l'enfant est tenu à la perfection par Hayley Mills, à qui bien des comédiens confirmés pourraient envier sa « présence », son naturel, sa spontanéité sans apprêt et ses jeux de physionomie d'une rare intelligence. Quel relief elle donne à cette effrontée menteuse de Gillie ! Horst Buchholz est si sympathique que l'on regrette sincèrement de le voir tomber entre les griffes de la justice anglaise, qui ne badine pas avec le crime passionnel. John Mills — le père d'Hayley — utilise toutes les ressources de son métier solide. De rapides croquis des quais et d'un quartier populaire de Cardiff créent parfaitement l'ambiance.

M. L.

Anne Frank (Millie Perkins) s'engage pour la première fois dans l'escalier dérobé conduisant au grenier qu'elle ne quittera que pour aller mourir au camp de Bergen-Belzen. La réplique exacte du cadre hollandais a été construite à Hollywood, d'après une maquette établie par des architectes d'Amsterdam.

Les Yeux du témoin *sont ceux de cette fraîche enfant qu'un hasard a fait dépositaire d'un lourd secret : celui d'un crime passionnel. Pour son premier film, Hayley Mills (13 ans) a fait du personnage de Gillie une création étonnante de force et de précoce autorité.*

La Nuit des espions, *curieux film à deux personnages, se passe tout entière dans le cadre rustique de cette chaumière de la côte normande occupée. Revolver à portée de la main, Elga Krille (Marina Vlady) guette l'arrivée du lieutenant Lindorf (Robert Hossein).*

Photographies : 20th Century-Fox, Gaumont, Rank.

(A) Adultes seulement
(B) Toutes personnes.
(*) Calmann-Lévy, éditeurs

QUELQUES BEAUX LIVRES SUR L'ART

Louis Hautecœur : HISTOIRE DE L'ART (Flammarion, édit.). Les deux premiers volumes de cette magistrale étude ont pour titre, l'un : *De la magie à la religion*, l'autre : *De la réalité à la beauté* ; le troisième s'appellera : *De la nature à l'abstraction*. Il fallait l'érudition, la patience, l'esprit de synthèse de ce membre de l'Institut qui fut longtemps professeur à l'École du Louvre pour traiter clairement un sujet aussi vaste que compliqué.

L'auteur suit à la trace la belle aventure des hommes chercheurs de formes dessinées, sculptées, peintes, ou bâtisseurs de temples, de palais, de maisons. Cela commence avec les premiers essais des Aurignaciens, ces précurseurs du paléolithique supérieur, pour aboutir, de nombreux siècles plus tard, aux formes classiques, parfois académiques et « rococo », du XVIII^e^ siècle. Le lecteur est surpris que, sans la moindre gêne, un seul homme ait pu embrasser des civilisations aussi différentes. Il parle aussi bien de l'Égypte, de la Crète, de la Grèce, de l'Extrême-Orient, de Rome ou de l'ancienne France. Son histoire de l'art est étroitement mêlée à celle des religions. Il tient compte de tous les événements historiques, et sa relation comporte de nombreuses pages dignes de figurer dans une anthologie. Celles qu'il consacre aux tombeaux gréco-romains, à la naissance de la voûte romane sont particulièrement émouvantes. Il insiste sur les rapports étroits existant dans les recherches plastiques des différents peuples. Grâce à ce grand écrivain, toute la vérité de cette pensée pascalienne est une fois de plus mise en lumière : « La suite des hommes à travers le cours des siècles apparaît comme un même homme qui apprend sans cesse et pense continuellement. »

Pierre Waleffe : LA VIE DES GRANDS PEINTRES HOLLANDAIS (Éditions du Sud - exclusivité Vilo).

C'est plus à la vie qu'à l'art ou à la technique des maîtres des Pays-Bas que l'auteur de ce livre s'attache. Il relate sur chacun d'eux des anecdotes souvent très savoureuses. Rembrandt — c'était justice — est la grande vedette ici présentée. On a l'impression d'assister parfois aux séances de pose de ses modèles, à qui le peintre conseillait lorsqu'ils s'approchaient trop du tableau : « Il faut regarder de loin. » Maints détails pittoresques nous sont ainsi donnés : « Même au temps de sa splendeur, Rembrandt faisait le plus souvent son déjeuner d'un hareng ou d'un morceau de fromage. Il s'imposait cette frugalité car il y voyait une discipline indispensable à son travail. »

Pierre Waleffe apporte aussi quelques précieux renseignements sur ces artistes de grand renom : Hals, Van Goyen, Ruysdaël, Vermeer, et il éclaire encore le visage d'un Corneille Bega, d'un Arent Van der Neer, le peintre de la nuit et des saisons, d'un Van der Goes, d'un Hondecoeter et de beaucoup d'autres...

Deux ouvrages célèbres réédités : *MICHEL-ANGE, de Romain Rolland - GOYA, d'Eugenio d'Ors* (Libraires Associés - Club des libraires de France).

Ce fut pour nous un plaisir extrême de relire les pages consacrées jadis par le grand écrivain à l'auteur immortel du *Moïse* et des fresques de la Sixtine. Comme l'a justement noté l'éditeur, cet ouvrage de format « à l'italienne », illustré de 114 documents prestigieux, peut être considéré à lui seul comme la synthèse de quatre livres. On y trouve en effet : 1° la biographie de Romain revue par André Chastel ; 2° un important recueil de sonnets du maître, accompagnés de dessins et de lettres ; 3° un ensemble de textes de contemporains replaçant l'artiste dans sa splendeur florentine ; 4° un album d'art montrant comment certaines œuvres finales de Buonarroti étaient préparées par des ébauches... Jamais, à la vérité, ce titan, peintre, sculpteur, poète, écrivain, n'avait été plus près de nous.

Publiée, il y a plus de trente ans par l'écrivain espagnol, la vie de l'auteur de « la Maja », auquel tant de livres ont été consacrés depuis, est restée d'une étonnante fraîcheur. Certaines erreurs recueillies jadis furent parfois reprises dans de médiocres biographies romancées de Goya. Il s'avère que Eugenio d'Ors fixe exactement dans l'histoire un personnage dont l'existence tumultueuse donna libre cours aux récits les plus fantaisistes.

Jacques Lethève : IMPRESSIONNISTES ET SYMBOLISTES DEVANT LA PRESSE (Collection « Kiosque » - Armand Colin, édit.)

Dans une étude documentée, sérieuse, l'auteur s'attache en particulier à montrer comment ces grands novateurs de la peinture, « refusés » des Salons d'hier, aujourd'hui glorieux : Manet, Monet, Pissarro, Gauguin, Seurat, rencontrèrent l'incompréhension générale. L'auteur reprend certains textes qui paraissent pour nous hilarants, dont ces artistes furent les victimes. Roger Ballu, inspecteur des Beaux-Arts, n'hésitait pas à écrire, en avril 1877 : « Il faut avoir vu les Claude Monet et les Cézanne pour imaginer ce qu'ils sont !... Ces tableaux provoquent le rire et sont lamentables. Ils dénotent la plus profonde ignorance du dessin, de la composition, du coloris. Quand les enfants s'amusent avec du papier et de la couleur, ils font mieux. »

Mais peu à peu Jacques Lethève nous fait assister au triomphe de ces méconnus qui seront exaltés tour à tour par un Roger Marx, un Fénéon, un Clemenceau, à une époque où les conservateurs de musées hésitaient encore à acquérir leurs tableaux.

RENOIR, par Maximilien Gauthier (Flammarion, édit.).

Il était difficile d'ajouter encore quelque chose aux nombreux ouvrages qui ont été consacrés à ce grand artiste. Notre confrère apporte beaucoup d'indications nouvelles sur la jeunesse et les dernières années du maître de Cagnes. Il nous fait un peu éprouver cette joie que Renoir ressentait dans la lumière qui se répandait doucement sur ses « Nus », ses « Natures mortes ». Il reprend des mots célèbres comme cette phrase du vieux peintre mourant à son fils Pierre : « Ne me fais pas poser une dalle trop lourde pour que je puisse la soulever si parfois l'envie me prend d'aller me promener dans la campagne !... »

ROUAULT, par Lionello Venturi (Skira, édit.).

Le critique italien qui avait déjà si bien compris Cézanne fixe à sa vraie place l'art de Georges Rouault, « qui a su se libérer de la tradition académique et retrouver les conditions d'un art primitif que n'exclut par l'Art Savant ». Il conclut : « Cet expressionniste si français a su accorder ciel et terre, passé et présent, réalisme et abstraction. »

UTRILLO, par Bernard Champigneulle (Édition Universitaire).

En un peu plus de cent pages, l'historien d'art a recréé la vie tragique du peintre de la Butte que sa mère, Suzanne Valadon, sur le conseil d'un aliéniste, plaça devant une toile pour tenter de l'arracher à l'alcool. Nous assistons à ses pérégrinations depuis ses nombreux séjours en clinique jusqu'à son installation au Vésinet près d'une épouse tardivement rencontrée : Lucie Valore. Champigneulle analyse à la fois le sens pictural et poétique d'un artiste d'exception. « Un inclassable, un anarchiste involontaire parvenu au génie grâce à un prodigieux instinct. »

Dans la même collection (Édition Universitaire), *Pierre Descargues* retrace une autre existence de peintre maudit, celui-là jeune et vivant : *Bernard BUFFET*. La conclusion de l'écrivain pose nettement devant l'histoire ce « cas » de l'Art contemporain qui a fait déjà couler tant d'encre. « Nous devons, dit-il, reconnaître en lui un témoin essentiel de notre temps. Puisse sa peinture cesser un jour de refléter le monde de tristesse et d'ignominie sur lequel il a ouvert ses yeux d'adolescent ! »

CARZOU (l'Apocalypse), par Robert Rey (André Sauret, édit.).

Carzou n'était encore qu'un enfant quand le grand critique d'art se trouvait à Verdun en 1916. Dans l'œuvre du peintre d'aujourd'hui il découvre quelque chose de l'infernal spectacle qui s'offrait aux combattants d'hier. Son admiration pour l'artiste se traduit de façon lyrique : « Toi, ô Carzou, ton regard se faufile à travers ces croisillons et le rigide enchevêtrement des ogives métalliques. N'insiste pas, tu ne verras pas un homme, pas un chien, pas un chat, pas un oiseau, pas une bête, aucun homme, aucune bête ne trouverait là de quoi manger, de quoi prier !... » Nul d'entre nous n'avait jusque-là mieux décrit ces paysages dépouillés, sans personnages, ces machines aratoires, cette cité nucléaire, toutes ces visions de l'âge mécanique dont seul Carzou, ce peintre de notre temps, pouvait être l'auteur.

MAURICE SAVIN ET LA RENAISSANCE CONTEMPORAINE, par Marcel Sauvage (Pierre Cailler, édit.).

Il était temps de consacrer enfin un ouvrage important à ce peintre, « paysan de Paris », qui en couleurs franches a su fixer ses rustiques personnages à la terre et représenter des kermesses dont la rutilance évoque celle de Rubens. C'est un juste hommage rendu à la fois au peintre, au tapissier, au graveur, au céramiste.

René Barotte.

LE PRIX DE LA CRITIQUE 1959

Les membres du Jury du Prix de la Critique, réunis à la galerie Saint-Placide, ont couronné cette année deux artistes peu soucieux d'appliquer des théories fugitives. Ils ont récompensé à la fois : Jean Gachet, pour ses toiles, et Hélène Neveur, auteur de dessins le plus souvent rehaussés. Au premier tour les intéressants envois de Jean Lombard, Abidine, Kijno, Weisbuch, entre autres, avaient obtenu des voix. Le partage du prix, auquel nous étions personnellement favorable, a permis de faire mieux connaître deux talents aussi solides que différents.

Gachet a quarante ans. Il est né dans le Finistère, à Quimperlé. Pendant ses études classiques au collège de Reims, il rêvait déjà de peinture. Son passage dans l'atelier de Jean Dupas à l'Ecole des Beaux-Arts, après la dernière guerre, n'a pas nui à son évolution ultérieure ; pour continuer sa formation esthétique et pourvoir aux exigences de la vie quotidienne, il dut exercer plusieurs métiers manuels. Il lui arriva d'être peintre en bâtiment. Ayant obtenu le Prix Abdel-Tif il y a quatre ans, Gachet se rendit en Algérie. Le maniement de la truelle et de la couleur brute, autant que le contact avec des peuplades encore primitives ne sont pas sans doute étrangers à cette âpreté qui nous saisit devant ses toiles. L'Homme au cheval, la Charrette, le Cavalier, l'Enfant au veau *nous déconcertent d'abord par la façon intense dont ils sont inscrits dans la pâte. Tout y est force, horreur de la fausse séduction.*

Comme Permake, Munch, Rouault, qu'il n'imite pas, Gachet est un expressionniste. Il est de ceux qui se sont attachés à traduire l'angoisse contemporaine en donnant le maximum d'accent à la couleur et, comme l'a noté si justement Jean Leymarie, en insistant « sur le caractère monumental de la forme » à laquelle il imprime de cruelles tortures. A travers ses empâtements, il fait naître des personnages schématiques qui lui sont inspirés par son univers intérieur. C'est tout le drame de l'homme qu'il traite plastiquement, avec son côté versatile, illusoire, drolatique même. Pour le moment, la mort l'obsède. Sans faire danser les squelettes dans ses tableaux à la manière d'Ensor, il les suggère dans ses fantomatiques figures. Mais il y a dans tout cela une délivrance qui permet à ce monde tragique de presque nous séduire.

Promeneuse perpétuelle dans des jardins enchantés, Hélène Neveur, dont l'art est tout esprit de finesse, n'atteint au charme du rêve que par une analyse subtile de la réalité. Tout est lumière, tout est joie dans ses paysages de Chenonceaux, du Bois de Boulogne ou d'ailleurs. Installée devant le motif : un lac avec des cygnes, un grand terrain vague de Paris animé de personnages, elle attend le moment propice où, soudain, un changement d'atmosphère, une éclaircie du ciel va lui permettre de fixer, avec une sensibilité sans égale, cette brusque transformation de la nature. Dans une phrase, elle paraît m'avoir livré le secret de sa technique, d'un graphisme très actuel et de tradition impressionniste : « Plus le ciel change, plus cela me réussit. »

Or l'artiste, qui a séjourné à Varsovie et dans plusieurs coins de France, a connu des « ciels » très différents. Tantôt, après s'être imprégnée de son sujet, elle note d'une plume nerveuse, merveilleusement rapide, le mouvement des êtres et des choses ; tantôt, utilisant des craies colorées, elle atteint à la solidité de l'huile. Il y a une infinie poésie dans ces pages où le grain même du papier joue son rôle. Tout est représenté grâce à une observation approfondie. Dans un portrait de jeune fille, le poids de la chevelure semble indiqué ; dans cette salle d'attente, elle laisse prévoir que d'une seconde à l'autre le train va arriver.

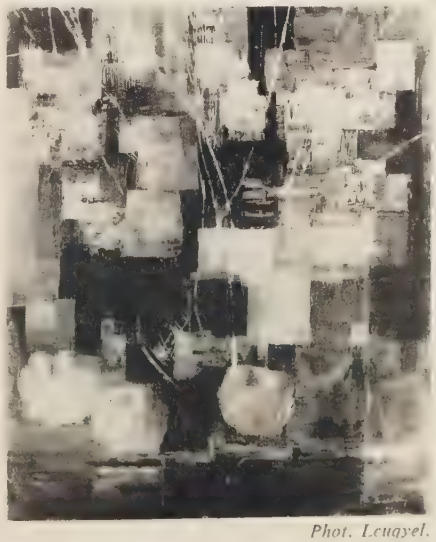
R. B.

Phot. L. Mandel.

UNE PEINTURE DE JEAN GACHET.

Phot. Christiansen.

UN DESSIN D'HÉLÈNE NEVEUR.



Phot. Lecuyer.

LANCELOT-NEY : NATURE MORTE AU BOUQUET IMAGINAIRE.

Une des œuvres de Lancelot-Ney, figurant à l'exposition de ce peintre (galerie André Weil). L'artiste a réalisé un mariage particulièrement heureux des éléments abstraits du tableau et des sensations qu'il a éprouvées en face du monde visible.

DAPHNÉ

Jean Mariotti n'est pas un écrivain du modèle courant et son nouvel ouvrage, *Daphné* (Gallimard, édit.), ne ressemble à aucun autre. Non pas qu'il prétende renouveler l'art du roman : il n'a rien de commun avec les jeunes romanciers du dernier bateau pour qui le style est comme une maladie honteuse et l'intérêt anecdotique une superstition contemporaine du Sinanthrope. Autant déclarer tout de suite que *Daphné*, dans son étrangeté à la fois naturelle et méritée, est une œuvre parfaitement originale. Est-ce à dire qu'elle suscitera des imitateurs ? Je ne le pense pas, car son originalité ne tient pas à des artifices d'écriture, mais à une manière toute personnelle de sentir le monde et de comprendre la vie. L'homme, chez Mariotti, compte plus que l'auteur et il n'y a pas pour moi de plus grand éloge.

D'origine corse, il est né en Nouvelle-Calédonie et ne s'est jamais dépris de sa terre natale. On n'a pas oublié les admirables *Contes de Poindi*, où il a fait revivre avec un art consommé le folklore canaque. On pourrait dire de lui qu'il a été, depuis Stevenson, le seul écrivain spécifiquement océanien. Mais Stevenson voyait l'Océanie de l'extérieur, tandis que Mariotti s'est profondément assimilé l'âme de ces terres lointaines où il arrive encore que l'homme dévore son semblable, la cruauté primitive renaissant par crises chez des êtres de nature doux et nonchalants.

Comment résumer *Daphné ?* La ligne du récit, surtout dans la première partie, est incertaine, et le lecteur se demande où il va. Puis, peu à peu, le tableau s'éclaire de toutes ces touches impressionnistes multipliées avec une fausse désinvolture. Une poésie prenante, une sorte de maîtrise tranquille dans son indolence dominent un propos qu'on aurait tort de croire inactuel. Ce que les personnages ont de flou et de volontairement sommaire les élève au type. Bref, le lecteur est pris. Daphné, dont il ne sait presque rien sinon qu'elle était très belle, reste en lui comme un symbole inaccessible, exaltant et douloureux : peut-être le symbole d'une vie qui ne se contenterait pas de la médiocrité.

Où est Daphné ? Quelque part dans le Pacifique, avec son mari Lord X..., qui a le tort d'emmener avec lui un yatagan offert par un prince d'Orient, Nourrah Salah Eddine. Ce yatagan toujours voisin de cette chair trop blanche inquiète. Et Daphné voudrait couper avec cette lame brillante la mystérieuse fleur des ténèbres.

Qui est le narrateur ? Un ethnologue passionné par les signes étranges gravés dans les roches des îlots océaniens. Il fait des recherches sur les migrations de peuples dans le Pacifique. Des Maoris l'emmènent en pirogue d'une île à l'autre jusqu'au jour où il s'installe dans une île entre autres, ignorée des géographes et où il pense découvrir des inscriptions particulièrement révélatrices. Il connaît bien l'Océanie et nous a conté au passage de terrifiantes histoires de cannibalisme et ce culte du Cargo d'après lequel un bateau légendaire apportera un jour aux indigènes toutes les richesses de la terre. Mais une vie non moins extraordinaire l'attend dans cette île peuplée d'indigènes superstitieux et de quelques Européens qui incarnent toute la folie des blancs. Le premier, le chercheur de trésors, ne s'intéresse qu'aux pierres précieuses et ne les conçoit que libres, hors des coffres et des cassettes où les hommes les enferment. Il se refuse au partage et est prêt à tuer tous ceux qui pensent autrement que lui. Le second, l'Inventeur, a imaginé une « machine à voyager » qui dissout les individus en les expédiant « ailleurs » en qualité de fantômes. Le troisième, le Gouverneur, fonctionnaire retraité qui s'est investi lui-même, se donne des airs de tyranneau que les circonstances lui permettent de prendre au sérieux.

Le narrateur anonyme, ayant terminé ses investigations, voudrait quitter l'île. Mais il a eu le tort de mettre le Chercheur dans la confidence de ses travaux et celui-ci, fou à lier, le dénonce au Gouverneur non moins insensé, qui lui interdit de quitter l'île. Désarmé, menacé à tout instant par le fusil et les chiens du Chercheur, il mène une vie de Robinson, confectionne un arc et des flèches pour se débarrasser du démon aux pierres précieuses, y renonce et accède à une sagesse supérieure.

Comment se termine cette aventure ? Jean Mariotti laisse apparemment au lecteur le soin de l'imaginer. Ce qui compte, c'est le courant de poésie où le lecteur se trouve entraîné. Sans aucun barnolage conventionnel, peu de livres ont jamais donné une pareille impression d'exotisme. Je pense à l'étonnante navigation nocturne où la pirogue du narrateur est environnée de monstres marins. C'est peut-être le sommet de ce livre envoûtant.

Y. G.

LE SEUL AMOUR. — *Depuis plus d'un demi-siècle, René Béhaine s'est attaché à mener bien cette* Histoire d'une Société *dont* le Seul Amour *est le seizième et dernier volume. Œuvre énorme (certains tomes ne comptent pas moins de six ou sept cents pages de typographie compacte), œuvre ambitieuse, œuvre dont il faut répéter, malgré ses détracteurs, qu'elle se situe au premier rang de la littérature contemporaine. Sur le plan romanesque,* le Seul Amour *(Editions du Milieu du Monde) apporte une conclusion provisoire à la vie de Michel Varambaud. Torturé entre un père et une mère qui ne peuvent plus se supporter mutuellement, Claude, leur fils, se suicide. C'est le drame de la mésentente conjugale répercuté sur un être sensible et incompris. Après cela, Michel et Catherine n'ont plus qu'à se séparer. Sur le plan de la critique sociale, jamais René Béhaine ne s'est montré plus véhément, et il arrive que la passion l'égare en limitant sa perspective. On s'étonne aussi quelque peu du crédit qu'il accorde aux manifestations spirites. Mais la puissance de l'évocation, la vigueur, même parfois spécieuse de la dialectique emportent tout. Terme de l'*Histoire d'une Société, *ce* Seul Amour *en est aussi le sommet. La conclusion hautement spiritualiste apporte comme un apaisement à l'écrivain vieilli et maltraité par la vie. « Sans avoir besoin de s'interroger sur la vérité, déclare-t-il, l'amour sait ce qu'une fausse sagesse ignore. »*

Et maintenant je ne donne pas beaucoup d'années — je voudrais dire de mois — pour que la plupart de ceux qui l'ont nié sans le lire mettent enfin René Béhaine à sa place.

LA VIE DE SIR ALEXANDER FLEMING. — *Sur un sujet terriblement ardu et semé de chausse-trapes, André Maurois, après tant de biographies considérées comme les modèles du genre, a écrit peut-être la meilleure avec celle de l'inventeur de la pénicilline. Il lui a fallu, pour cela, s'initier à la bactériologie et il l'a fait avec une aisance et une souplesse d'esprit qu'on ne saurait trop louer. La vie de sir Alexander n'est pas un conte de fées, et pourtant ce Ecossais obstiné vit la gloire lui tomber du ciel un jour de 1928 où une spore se déposa sur une de ses cultures de staphylocoques. Un autre que lui ne s'en fût pas troublé. Il agit aussitôt en prélevant un échantillon de la moisissure qui s'était formée. Mais, avant la pénicilline, il avait découvert le lysozyme. Ce savant de la grande espèce était un chercheur infatigable qui pouvait croire aux vertus du hasard, mais surtout savait ne pas laisser échapper une occasion favorable. Sa biographie est d'une lecture passionnante. (Hachette, édit.)*

LE CIEL DANS LA FENÊTRE. — *Jacques Chardonne a écrit quelques-uns des meilleurs romans psychologiques parus depuis un demi-siècle. Il est aussi un styliste accompli, d'une aisance et d'une limpidité admirables, et Jean Rostand a bien raison de l'en louer dans son avant-propos.* Le Ciel dans la fenêtre *(Albin Michel, édit.) n'est pas un roman, mais une suite d'anecdotes et de réflexions sur l'actualité, de jugements et de portraits. On y voit que l'écrivain, cloîtré presque toute l'année dans sa maison de La Frette, n'a rien perdu de sa maîtrise. Seuls ses aperçus politiques — et ce n'est pas la première fois — semblent pour le moins aventurés. Mais la pertinence de l'expression, la sûreté du trait, d'un bout à l'autre du livre, enchantent*

Plaisir de la maison

Eliane Carco brode des nappes précieuses au fil de son inspiration

Mêler des points d'or et d'argent, assortir des galons de couleurs vives, décider d'une toile fine ou d'une mousseline légère, imaginer des fleurs, des entrelacs, des papillons, telles sont les douces préoccupations de M^me^ Francis Carco qui s'évade ainsi des soucis quotidiens. Elle en serait encore à broder pour elle-même, si des amis attentifs ne l'avaient convaincue de vendre ses créations. Dans l'appartement du quai de Béthune où tout parle du poète disparu, le paysage de Seine entre par les fenêtres. Près de l'une d'elles, Eliane Carco travaille...

Les maîtresses de maison raffinées aiment les nappes et les sets de table qu'elle compose en exclusivité pour chacune d'elles. Yves Brayer, Vertès, Dignimont se plaisent à dessiner, en petit format, les motifs qu'elle indique. Un atelier spécialisé reproduit sur le tissu choisi un tracé de base aux dimensions exactes : Eliane Carco consacrera trois mois environ à broder nappe et serviettes. Du fait de la qualité des matières et du travail, il s'agit là de grandes nappes de réception. Mais elle exécute aussi des sets, plus rapides, faciles à disposer sur les tables de beau bois. Brodeuse inspirée, elle ignore le nom des points qu'elle réinvente au fur et à mesure ; c'est le dessin, la couleur, l'épaisseur, le sujet qui la guident. Si elle improvise perpétuellement, elle ne tombe jamais dans le regrettable travail d'amateur, et l'attribution qu'on lui fit de la carte professionnelle d'artisane n'est pas sa moindre fierté.

Voici quelques-unes de ses dernières créations, et les conseils qu'elle a bien voulu nous donner :

Le plus beau dessous, pour la mousseline, est le drap de lamé d'or, coupé aux dimensions de la nappe. — La retombée de la nappe doit avoir de 30 à 40 centimètres à compter du plateau de la table. — Les cotons mercerisés de couleurs et les fils d'or et d'argent sont lavables, aucun accident n'est à redouter. — Dans certains cas, la toile de lin italienne très fine peut remplacer la mousseline. — Les décors de fleurs sont partout à leur place, même dans un intérieur moderne ; les oiseaux et les fruits sont d'utilisation plus limitée. — Le plus grand soin doit être apporté à la confection des ourlets : ampleur reprise dans les angles, galons aux couleurs dominantes de la broderie, utilisation du point de Paris, etc. Les jours sont très peu utilisés.

1

1. Des points très rapprochés dans des tons dégradés imitent à s'y méprendre un long ruban de satin qui se déroule au long de la nappe, ponctué de nœuds fleuris

2

3

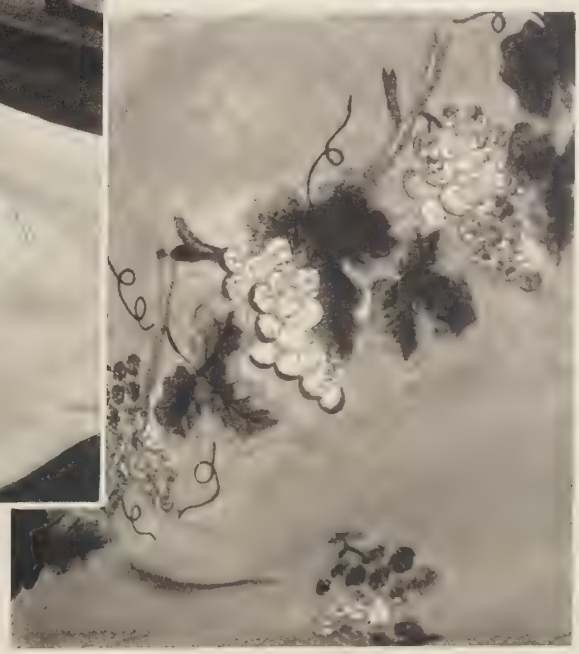
3. *Sur mousseline blanche, les oiseaux sont brodés de couleurs chatoyantes, tandis que les branches sont interprétées au point d'ombre.*

4. *L'or et l'argent ont été employés pour les raisins ; les feuilles sont traitées en plusieurs nuances de vert.*

5. *Les coins arrondis de la nappe, plus gracieux que les angles droits, sont obtenus au moyen de plis étroits, fixés à l'envers de l'ourlet, qui est maintenu lui-même au point de Paris.*

5

4



PHOTOGRAPHIES PIERRE JAHAN

Quand la cheminée

Dans quelques semaines, il fera bon près du feu. Les architectes qui depuis vingt ans supprimaient les cheminées dans les pièces, croyant les remplacer par des radiateurs, s'avisent à nouveau de leur nécessité : aucun appareil ne saurait créer l'ambiance que peut donner un feu de bois. Aux radiateurs, la tâche de chauffer ; aux cheminées, celle de nous plaire par leur forme, leur aspect, les matériaux anciens ou nouveaux dont elles se parent. Les exemples que nous présentons ici ont été étudiés, styles et couleurs, en fonction des pièces auxquelles ils sont destinés

ANCIENNES, DE STYLE

1. L'idée des gypseries sur les [illegible] séries a été reprise p[illegible] er le panneau de cett[illegible] Restauration [illegible] s. Il s'agit d'app[illegible] [illegible] couvert [illegible] plaque de bois, le fond [illegible] en gris (Madeleine Luka). - 2. Interprétation actuelle [illegible] procédé ci-dessus : un pa[illegible] peint anglais rayé gris et bla[illegible] Nobilis) est appliqué s[illegible] pa[illegible]eau dest[illegible]ée à masqu[illegible] [illegible]tre en été des guirlande[illegible] [illegible] autre papier (Mauny) ont [illegible] disposées et [illegible] [illegible]ement. - 3. La chemin[illegible] Louis XVI à colonnes est [illegible] [illegible] de Sienne et [illegible] en briquettes. O[illegible] [illegible]té (Collection P[illegible]). 4. Dans une vieille d[illegible] Provence, cheminée [illegible] aux sculptures p[illegible] l'époque Res[illegible] le trumeau peint et [illegible] d'or. - 5. A la ville ou à la [illegible]

PARTICIPE AU DÉCOR

7

8

6. Dans un salon aux lambris anciens cheminée d'angle en bois sculpté et ciré naturel, de style Louis XV très sobre. - **7.** Celle-ci est bretonne, elle date du moyen âge. Hotte et linteau en granit, elle peut être réalisée en pierre du pays et va bien avec des meubles rustiques et des murs blancs - **8.** Celle-ci est en marbre polychrome d'époque Napoléon III. Le foyer a été refait seulement en briques réfractaires.

4

5

6

9

10

11

13

14

13. Cheminée moderne mais traditionnelle de ligne, conçue par Baroux décorateur, pour une maison bretonne. En granit avec joints apparents. Hotte droite et linteau en pierres taillées, intérieur briques. - **14.** Très simple, pouvant s'adapter à un intérieur moderne ou ancien, cheminée de pierre taillée avec rétrécissement en briques, plaque ancienne.

15

16

15. Campagnarde, la cheminée soutenue par une vis de pressoir. Sol de pierre, âtre de tuiles, rangement du bois dans l'ancien four à pain. - **16.** Réalisable pour la ville comme pour la campagne, cheminée prise dans un panneau de pierres apparentes. Deux cases latérales prévues pour le rangement du bois. Le sol est en briques réfractaires, l'âtre en vieilles tuiles plates sur champ, le bandeau en céramique bleue. Niches et tablettes ont été aménagées dans la pierre pour recevoir bûches et bibelots. (André Bertrand, architecte.)

17

18

19

20

21

RÉSOLUMENT MODERNES

17. Une épaisse plaque de marbre sombre sert de décor et de banquette à cette cheminée très stricte. Pas de hotte, l'avaloir est dissimulé dans le mur. (Alain Demachy, décor.) - **18.** Cheminée, bar, meuble pick-up et rangements de dossiers, tout est compris dans ce panneau très bien conçu, enrichi d'une épaisse tablette de chêne. (Alain Demachy, décor.) - **19.** L'avaloir est dissimulé sous un staff arrondi, creusé de deux niches éclairées électriquement. Des carreaux de céramique à fond noir servent de liaison entre les montants et le bandeau en pierre de La Savonnière ; l'âtre est en briques des Établissements Carré. (Claude Olivier-Merson, décor.). - **20.** Effets de matériaux et de couleur, là encore. Tout le panneau est revêtu de marbre italien « Cipolin » marqueté, la banquette est en marbre noir de Belgique, le fond et le sol en tuilettes couleur terre cuite. Une dalle de verre « Securit » isole le foyer sans couper la ligne générale ; la banquette est absinthe claire. (Maxime Old, décor.) - **21.** Pour une maison bretonne, cette hotte de tôle noire cloutée est inspirée de la coiffe de Pont-l'Abbé. Elle est posée sur un banc de granit sculpté ; les chenets sont des étriers persans. (Jean Royère, décor.) - **22.** Un effet de couleurs et de matières a été recherché ici : un portant prolongeant le sol de la cheminée, allongé lui-même en réserve à bois, est de briques lisses beige clair à joints blancs ; l'autre portant revenant en linteau est de granit rugueux bleu doux ; intérieur en tuileaux. (Gustave Gautier, décor.) - **23.** Conçue comme une niche à deux alvéoles prise entièrement dans l'épaisseur du mur, cette cheminée « gain de place » est en briques et tuiles coupées. Un cadre de tôle noircie à la corne de bœuf bordée de cuivre la sertit, un peu plus avancé dans la partie supérieure. (André Bertrand, architecte.) - **24.** Deux dalles de ciment revêtues de feuilles de cuivre rouge maintenues par des vis de cuivre jaune ont été fixées au mur en léger décalage ; elles forment le sol et le bandeau d'une cheminée à hotte de plâtre peinte dans le ton du mur et décorée d'un élément de fonte ancien. Pour donner un bon tirage et éviter que les cendres s'éparpillent, une dalle de glace « Securit » est posée le long des rangées de barreaux de fer noir latérales qui relient les dalles : rangement de bois et tablettes d'appui. (Micheline Curtet, décor.)
25. Inspirée des cheminées scandinaves à la fois surélevées et isolées au milieu des pièces afin que la chaleur soit diffusée de tous côtés, celle-ci est mise en valeur par la fresque peinte sur laquelle elle se détache ; les carreaux de céramique du [illegible] sont tous assortis de [illegible]

Photographies [illegible]

22

23

24

25

SAVEZ-VOUS QUE... le savon est une invention gauloise ?

Lorsqu'on apprend que la première savonnerie française ne fut installée à Marseille qu'en 1640, c'est-à-dire sous le règne de Louis XIII, on se demande comment nos ancêtres du moyen âge et des temps plus reculés se lavaient et blanchissaient leur linge. Grâce à Pline, nous apprenons que les Romains du Ier siècle avaient résolu le problème « par la cendre de la corne du pied d'un âne ou d'un cheval, mêlée à de l'huile ou de l'eau ; par de l'urine chaude ; par de la cendre d'un pied de bœuf délayée dans l'eau... On emploie aussi le savon inventé par les Gaules pour rendre les cheveux blonds : il se prépare avec du suif et des cendres ; le meilleur se fait avec des cendres de hêtre et du suif de chèvre. L'un et l'autre sont en usage chez les Germains et les hommes s'en servent plus que les femmes ».

Ainsi, c'est en Gaule que naquit le savon, pour gagner ensuite Rome, Athènes et nombre de pays dont les populations s'étaient jusqu'alors contentées de procédés beaucoup plus archaïques : craie, argile, sable, cendre. Les Grecs du temps d'Homère, pour nettoyer linge et vêtements, ne savaient que les fouler aux pieds, telles la princesse Nausicaa et ses suivantes dans l'*Odyssée*.

Pline signale, pour la lessive, un autre produit : la racine et la tige de saponaire qui, écrasées et battues, se dissolvaient dans l'eau en moussant et enlevaient les taches. Il en fait une description qui ressemble à nos slogans publicitaires actuels : « Pour la laine, on emploie la saponaire qui lui donne de la blancheur et de la souplesse ; celle qui vient d'Asie et de Syrie, dans les lieux âpres et pierreux de préférence. »

Quant à la propreté du corps, le meilleur moyen, pour ceux qui pouvaient s'offrir ce luxe, restait le bain dont l'usage était répandu à Rome, à Pompéi, en Crète, et sans doute en Égypte, mais que proscrivirent les Chrétiens — pour combattre l'impudeur qui régnait dans les établissements publics et pour sauvegarder le rite du baptême.

En France, terre natale du savon, il semble que celui-ci ait été longtemps oublié, tout au moins pour les usages corporels. Le moyen âge connut, dans les grandes villes, les bains publics et, après les croisades, les bains de vapeur que pratiquaient les Musulmans et qui assainissaient la peau mieux qu'aucun produit. Dans les nombreuses miniatures ou gravures anciennes représentant les étuves ou les simples baquets employés à domicile, n'apparaît rien qui ressemble à du savon. Et les peintres qui, par la suite, traitèrent si souvent le sujet « Femmes à leur toilette » ne nous montrent qu'un matériel très réduit : une petite aiguière accompagnée parfois d'un réchaud à charbon de bois, un peigne, une brosse et des fards. Mais la soude était déjà employée pour la lessive.

Le savon en pain, tel que nous l'utilisons maintenant, ne se répand sur les côtes méditerranéennes qu'au XIIIe siècle ; c'est un composé d'huile d'olive d'Andalousie et de soude naturelle d'Alicante. La légende veut qu'une femme de pêcheur, habitant la ville de Savone, près de Gênes, ait un jour fait chauffer de la lessive de soude dans un vase encore imprégné d'huile d'olive et ait ainsi recueilli, par hasard, un produit qui était du savon. Celui-ci pénètre alors en France par Marseille — où la première savonnerie, nous l'avons dit, ne sera installée que deux cents ans plus tard — et gagne Lyon sous le nom de « savon d'outre-mer ». En 1688, un édit impose pour sa fabrication l'emploi de l'huile d'olive pure. Depuis lors, il est devenu, sous ses multiples formes et avec ses parfums, l'accessoire numéro un de l'hygiène et de l'élégance. Dans le domaine des « Arts ménagers », il possède tant de qualités — hurlées chaque jour par la radio — qu'on ne sait plus à quelle marque se vouer... Nos descendants, lorsqu'ils feront, comme ici, l'histoire du savon, pourront affirmer qu'il fut une des grandes préoccupations de notre époque puisque son nom fut, par la voix des speakers, mêlé à tous les événements.

La Mazère.

1

2

3

4

1 - *Au Moyen Age, on avait oublié l'invention des Gaulois ; le bain dans une eau très chaude était, pour les gens riches, un des seuls moyens de se bien laver ; l'opération, souvent accompagnée de libations, avait lieu en famille (fragment d'un ivoire du* XIIIe siècle*) Phot Viollet.* - 2. *Cette gravure du* XVIIe siècle *montre que parmi les produits de beauté apparaissent les « savonnettes de Naples ». Phot. Bulloz.* - 3. *Une des premières savonneries françaises, à Marseille au* XVIIe siècle. *Phot. Bulloz.* - 4. *Au* XVIIIe siècle *le bain était un délassement, pris dans des vêtements de nuit qui excluaient l'usage du savon (par Romanet). Phot. Viollet.*

L'ALBUM DE MON PÈRE

Le premier concours de beauté masculine vient d'avoir lieu en Amérique. Les lauréats furent désignés par un jury de petites filles. Le premier prix consistait en la main d'une jeune et jolie veuve qui s'était délibérément offerte à convoler en justes noces avec le gagnant — les autres prix consistant en des bicyclettes et appareils photographiques. Mais le grand vainqueur (à droite) refusa de prendre livraison de son prix, préférant une bicyclette (Femina)

SEPTEMBRE 1909

Une reprise aux Bouffes-Parisiens : Lysistrata. A cette occasion, Maurice Donnay, l'auteur (à droite), rend une visite à Cora Laparcerie, sa principale interprète et directrice du théâtre. A gauche M. Dulacq, compositeur de la musique (Femina)

A l'inauguration du terrain de golf de Chantilly, la foule des invités suit les joueurs sur tout le parcours. Ce sport est décidément en train de conquérir la France (L'Illustration, dessin de J. Simont)

Une voiture traverse la Manche. « Le dernier mot n'a pas été dit par Blériot, écrit le rédacteur de Femina. Sur le pont du « The Queen » ces élégantes évitèrent ainsi les promiscuités désagréables de l'entrepont : grâce aux glaces de leur limousine elles purent régler la ventilation et faire, comme dans leur salon, une partie de bridge » (Femina).

Aux grandes manœuvres du Bourbonnais. Le dirigeable « République », nouvel auxiliaire de l'infanterie, repère l'emplacement des troupes adverses. (Le Monde Illustré) Quelques jours plus tard le dirigeable s'écrasait avec ses quatre aérostiers. Une pale de l'hélice s'étant détachée avait crevé l'enveloppe et provoqué la catastrophe (L'Illustration)

a formule idéale du week-end 1960

NEUVE...
AUDACIEUSE...
ÉTUDIÉE...

A 30 km de Paris, bientôt accessible par l'autoroute Sud

LE GOLF DU COUDRAY

18 trous de classe internationale
créé par CK COTTON

ÉRA LA PROPRIÉTÉ DES 217 FAMILLES HABITANT LES BUNGALOWS OU LES APPARTEMENTS DE LUXE CONSTRUITS A SON POURTOUR

Domestiques et Jardiniers logés sur place au service des propriétaires.

- CLUB HOUSE entièrement équipé, restaurant, bar, salon de bridge, lecture.
- Tennis, piscine, volley, basket, boules.

ET LES SPORTS NAUTIQUES SUR LA SEINE
voile, ski, pêche

Sur votre demande vous recevrez une documentation complète et vous pourrez visiter le chantier tous les jours de 14 h. à 18 h. et le dimanche toute la journée.

MANERA & Cie

9, AV. MILLERET-DE-BROU, PARIS-16e • TÉL. BAG. 95-00 - MÉTRO RANELAGH

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE : *La maison que vous cherchez...*

Saint-Cloud
Val d'Or

APPARTEMENTS 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT · GARAGES
PARC COMMUN

Autres projets en cours :
LE CHESNAY (par autoroute)
LA CELLE-SAINT-CLOUD (par autoroute)
LE PECQ (Coteau Saint-Germain)
RAMBOUILLET

LA FRANCE IMMOBILIERE Continentale et d'Outre-Mer
9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8e — ANJ. 17-55 — Métro : Concorde

---

A VENDRE
3 KM AIX-EN-PROVENCE. DOMINANT NATIONALE 7

BASTIDE 1665
ET TRÈS IMPORTANTE
CONSTRUCTION
INDÉPENDANTE

Vue imprenable
Bassin (eau à volonté)
Arbres - Prairie

POUVANT CONVENIR HOTEL
PROJET ÉTABLI

S'adresser à la Revue qui transmettra.

PROPRIÉTÉ DANS L'OISE
8 pièces principales
Grand parc - Piscine
Grand confort

S'adresser à

TILSITT - IMMOBILIER
26, RUE DE TILSITT - PARIS-XVIIe
GAL. 11-15

TOUTES TRANSACTIONS IMMOBILIÈRES
ACHATS - VENTES
LOCATION APPARTEMENTS VIDES OU MEUBLÉS
VENTES : Gal. 14-21 et 14-25 — LOCATIONS : Gal. 12-21 et 14-37

70, Bd de LATOUR-MAUBOURG

Vue imprenable sur les Invalides

Du studio au 5 pièces

Grand confort

Autres constructions en cours dans le 15e et le 18e

FRANK ARTHUR
134, Boulevard Haussmann, Paris-8e - Car. 64-80

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

TABLE DES MATIÈRES

Nous informons nos abonnés que nous pouvons leur envoyer gratuitement, sur leur demande, les tables des matières de nos numéros, établies pour les années 1957 et 1958, les précédentes étant épuisées.

Reliez vous-même
vos collections de
PLAISIR de FRANCE
avec les
RELIURES MOBILES "ACLÉ"

Ces reliures sont pratiques et bien présentées : plats en parchemin, dos et coins en simili-cuir bordeaux ; titre frappé or au dos. Elles sont en vente à nos bureaux ou envoyées sur demande.

Chaque volume comprend un semestre.

PRIX DE LA RELIURE : Fr. **1.200** pour un semestre
clés de montage : Fr. **150.**

MAPLE DÉCORATION

AMEUBLEMENT

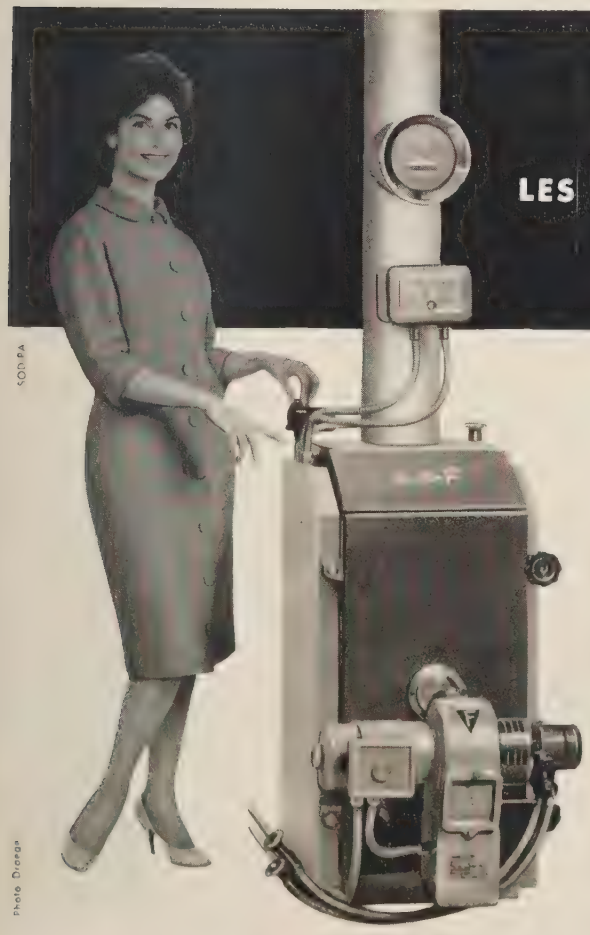
OPÉ. 53-32

5, Rue Boudreau, PARIS-9e (OPÉRA)

CATALOGUE sur demande *

HAVAS INTER. SERV.

LES BLOCS 25 F - 45 F FRANCIA



spécialement conçus pour l'utilisation des combustibles liquides, sont les chaudières les mieux adaptées aux besoins des constructions modernes.

Elles ont un rendement exceptionnel, car elles sont équipées du fameux brûleur **FRANCIA JC**, qui procure une économie supplémentaire grâce au dispositif **STOPAIR** (breveté S. G. D. G N° 792.388, marque et modèle déposés), évitant les refroidissements et diminuant la consommation de mazout.

Automatiques, robustes, économiques et sûrs, les blocs-chaudières **FRANCIA** occupent peu de place et, simples à installer, se prêtent à une utilisation très rapide.

ATELIERS COUTISSON

26, RUE DESSEAUX ROUEN - TÉL. 71-79-59

Pierre DESHAYS
DÉCORATEUR

80, rue Bonaparte
PARIS
ODÉ 55-99

39, avenue Foch
LE HAVRE
42-59-48

TRANSFORMATIONS
INSTALLATIONS
DÉCORATION

Le jet d'eau d'appartement
source de bien-être

Purifie l'air
Absorbe intégralement la fumée
En hiver assure l'humidité
En été apporte une agréable fraîcheur

"Mirabella"

Les Ets CAMÉLIA
49 Rue Paul-Morel
VESOUL (Haute-Saône)

DEMANDEZ "MIRABELLA" DOCUMENTATION SUR DEMANDE

DISQUES DE JAZZ ET DE VARIÉTÉS

Nous ferons aujourd'hui la part belle à une série d'enregistrements qui le méritent bien : les disques parlés, aussi divers que possible, puisqu'on y rencontre Proust et Paul Éluard, Achard, Mérimée, Perrault... C'est Mary Marquet qui dit *Marcel Proust* à la perfection ; dans un choix de trois morceaux, elle n'a pas hésité à inclure la classique Tasse de Thé. A tous ceux qui aiment Proust ce disque plaira ; ceux qui ne pensent pas à le lire s'enchanteront de l'exactitude avec laquelle Mary Marquet détaille chaque phrase, de son entrain aussi ; ils concluront comme nous qu'en Swann rien n'est démodé (Decca). La rouerie, les grands effets, les voix brisées, les reprises haletantes, tout est bon à Maria Casarès pour donner vie au *Carrosse du Saint-Sacrement*. Georges Wilson lui tient tête en un dialogue serré qu'elle enroule et déroule à son gré avec une perfidie sans pareille. Nous sommes conviés à une joute pleine de fantaisie (Véga). Tout autre est *le Schpountz* de Marcel Pagnol (Decca), enregistré par les créateurs : Fernandel, Orane Demazis, Ginette Leclerc, Robert Pizani. Que Fernandel ouvre seulement la bouche pour présenter le village, l'épicerie provençale, Casimir et l'oncle Baptistin, et l'on se demande ce que le théâtre et le cinéma apportaient de plus. Nous y sommes, nous sommes Irénée « qui ne veut pas travailler dans cetteu boutiqueu », mais devenir un artiste après avoir été un Schpountz, celui qui rate tout ce qu'il entreprend. C'est du meilleur Fernandel, l'interprète rêvé de Pagnol, l'inimitable conteur des *Lettres de mon moulin*. Une autre perfide, c'est bien la Marcelline de *Jean de la Lune*, à qui Madeleine Renaud prête sa voix et sa vivacité très féminine. Michel Simon est Clotaire, et, surprise, Jef, c'est Marcel Achard lui-même, si tranquille, si nuancé, si « Jef » qu'on a envie maintenant de lui donner un rôle dans chacune de ses pièces. Cet enregistrement (chez Decca) a obtenu le Grand Prix du Disque à peu près au moment où le cher Marcel Achard entrait à l'Académie française. Voici Jean de la Lune quai Conti, et un habit vert comédien. Qui s'en plaindra ! Un petit disque agréable : *Isabelle raconte Cendrillon* à son grand-père Raymond Souplex. Si nous citons régulièrement tous les Isabelle qui paraissent, c'est que cette petite fille, cinq ans, ne s'abîme pas avec l'âge et l'habitude ; elle demeure naturellement drôle, échangeant simplement contre un peu d'assurance le zézaiement de ses débuts. Drôles et sans bavures sont les deux sketches de *Pierre-Jean Vaillard*, féroce observateur des réalités quotidiennes, le Cousin Jules et le Petit Bruit (Fontana). Signalons encore le très beau *Paul Eluard* dit par Gérard Philipe dans la collection Poètes d'Aujourd'hui (Seghers-Véga) ; sans emphase, avec la voix claire qu'on lui connaît, l'artiste sait dire les soucis collectifs aussi bien que la douceur de l'intimité.

Un seul disque de danses, mais excellent : *Whisky à gogo - Surprise-partie* (chez R. C. A.). Les rythmes sont si bons, et les enchaînements, qu'on se surprend parfois à découvrir le motif d'un petit air en vogue qu'on n'avait pas spécialement remarqué. Deux nouveaux numéros dans la série *Jazzorama* dirigée par Daniel Filipacchi (R. C. A.). Le nº 3 qui s'attache à produire les artistes ayant choisi le blues comme mode d'expression, et le nº 4 qui donne une large place à la découverte que fit Tony Scott des Zoulous de Johannesburg, ces jazzmen amateurs de qui on attend beaucoup actuellement. On n'avait pas oublié d'ailleurs les deux petits disques inattendus que publia R. C. A. il y a deux ans à titre documentaire.

Bien loin de ce qui nous vient habituellement à l'esprit en fait de musique espagnole se situent les *Chansons espagnoles à la cour de France* interprétées par F. Fernandez Lavie, qui s'accompagne lui-même à la guitare (Boîte à Musique). Il s'agit de six pièces, simples et délicates, choisies parmi celles qu'on chantait pour Louis XIII et Anne d'Autriche, à l'époque où la cour préférait la guitare au luth. Ces mélodies, qui nous viennent intactes de 1609, utilisent toujours un registre assez haut de la voix, celui de Lulli et de Rameau, d'ailleurs.

Un très bon disque de folklore, comme il en paraît un par an, et pourtant dans un genre très rebattu, c'est *Los Machucambos*, un trio venu d'Amérique du Sud et qu'on a pu voir cet hiver dans les cabarets parisiens ; nous disons voir à dessein, car une jolie fille et deux garçons costumés agrémentent sensiblement un numéro. Il faut avoir ce disque (Decca), parallèlement à *Los Incas*, qui demeure bien entendu la référence obligatoire. Il faut posséder aussi le très beau *Orfeu Negro*, dont la bande originale du film a été éditée (par Philips), ou bien les quatre chansons (réunies par Véga) très connues maintenant. Tout le rythme du Carnaval, les bruits de foule, les cris, les halètements sont reproduits, on le sait, à l'aide des instruments les plus abrutissants, dont la description demanderait un chapitre. C'est tout de même à l'aide d'une guitare que le petit Zeca bâtit brevet du soleil.

ANNE FOURNY

est **Etonnant**
dans votre jardin
Le nouveau monoroue PP1 R (2 CH.)

- d'une maniabilité exceptionnelle
- d'une puissance et d'une adhérence parfaites
- d'un encombrement en largeur extrêmement réduit

BINAGE - HERSAGE - SARCLAGE - FRAISAGE - REMORQUAGE - BUTTAGE - FAUCHAGE

CH. qui en valent 4
vec le **PPU**, motoculteur biroue à voies
riables, **transformable en monoroue**

Facilité d'adaptation de tous les outils courants ou régionaux

Sur 3 motoculteurs construits,
il y a un **STAUB**
la marque cinquantenaire en tête du progrès

Société des Tracteurs et Motoculteurs **STAUB**
Boîte postale 115. PF. - **COURBEVOIE** (Seine)
Tél. DEF. 32-00

UBLIGRAFIC

- Les Tons -

PAPIER PEINT - Les Tons -

OBILIS PAPIERS PEINTS DE "DISTINCTION"
UZANNE FONTAN PERCALES IMPRIMEES
chez tous Décorateurs « de classe »
29, RUE BONAPARTE, PARIS VI[e] - DAN 94-95

"Le drink des Gens Raffinés"

Schweppes
INDIAN TONIC

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE, SE SERT NATURE AVEC UNE TRANCHE DE CITRON OU D'ORANGE

Spécialement conçu pour literie de 145 à 200 de large, comprenant :

DEUX SOMMIERS TAPISSIERS, jumeaux, fixés côte à côte par des crochets. **Avantages :** 1° Possibilité de fabriquer chaque sommier plus ou moins ferme, selon le poids de chaque personne. 2° Plus grande solidité. 3° Équilibre du couchage.

DEUX MATELAS, laine blanche et crin animal, façon bordé piqué. **Avantages :** 1° Grande facilité pour retourner chaque jour les matelas. 2° Évite la « bosse » du milieu fréquente dans les literies larges.

UN ACCOTOIR mobile accroché aux sommiers. **Avantages :** 1° Aspect général d'un lit de milieu. 2° Facilité de transformer à volonté l'ensemble en 2 lits jumeaux.

Possibilité de remplacer les deux matelas de laine, soit par un seul matelas à ressorts SIMMONS, soit mousse de latex DUNLOPILLO. Si l'on veut conserver la possibilité de faire deux lits jumeaux, prendre deux matelas. Possibilité d'adapter un deuxième accotoir aux pieds de l'ensemble.

TRÈS IMPORTANT : *Faire faire sa literie proportionnée à sa taille.*

LE LIT NATIONAL

2, place du Trocadéro - KLE. 01-43, 05-17

125, rue Lecourbe, VAU. 37-04 — 27, bd de La Villette, BOT. 11-09

Fabrication et Vente : 7, rue Baudin - Le Pré-St-Gervais - VIL. 88-60

HOTEL DU CLOS DE SADEX
NYON (Suisse)

« Loin des villes
Au bord du Léman
Le plus tranquille
De Paris à Milan. »

Dir. L. de Tscharner.

•

Tél. (022) 9.58.38

PLAISIR DU SPECTACLE

ATELIER
LA TÊTE DES AUTRES
de MARCEL AYMÉ

BAL DU MOULIN ROUGE

Place Blanche — Mon. 00-19
Tous les soirs de 21 h. à 2 h. 15
REVUE - ATTRACTIONS FRENCH CANCAN
le plus somptueux SPECTACLE DE CABARET MUSIC-HALL
dans le cadre immortalisé par TOULOUSE-LAUTREC

FERMENT

ANTIQUAIRE
DÉCORATEUR

23, rue de Seine
Paris 6e - Dan. 53-53

•

Spécialiste de la Pièce de Séjour et de la Salle à Manger

SPÉCIALISTE
DE LITS

★

INSTALLATIONS
D'APPARTEMENTS

★

BÉATRICE CARRÉ

6, avenue Percier, PARIS-VIII^e^ — **Bal. 43-52**
(Rue La Boétie)

Phot. Claude Michaelides.

AIR DE CHASSE

Cadeaux et bibelots de chasse et de campagne

8, rue des Saints-Pères
Paris - Lit. 65-68

•

Chasseur au Faucon bronze doré XIX^e^.

LE BAUBE

SUJETS CHINE
MONTÉS EN LAMPE
HUILIERS ANCIENS
LUSTRES ANCIENS
TRAVAUX SPÉCIAUX
ABAT-JOUR

•

7, rue des Filles-du-Calvaire
PARIS-3e — Arc. 32-09

urire du mois, par Pénib.

DMINISTRATION et BUREAUX :
rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B 7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **200 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
ANCE, MONACO, Pays de la Communauté.	Fr. 8.500	4.500	10.500	5.500	790
AROC	Fr. M. 7.800 ou Fr.F. 9.000	Fr. M. 4.200 ou Fr.F. 4.800	Fr. M. 9.500 ou F.F.11.000	Fr. M. 5.100 ou Fr.F. 5.800	
NISIE	Dinars 7.800 ou Fr.F. 9.000	Dinars 4.200 ou Fr.F. 4.800	Dinars 9.500 ou F.F. 11.000	Dinars 5.100 ou Fr.F. 5.800	
RANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	900 envoi franco
ol poste recommandée : ajouter 800 F pour un an ce et Étranger) 400 F pour 6 mois					
rrespondants à l'étranger :					
RIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	£ 8/10	4/10	10/0	5/5	
LEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s-Main	DM. 82	44	—	—	—
GENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires, et Librairie Hachette, 739-745. Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
STRALIE. — Universal Publications, 200, Campbell Street, Sydney N. S. W.	£ 10-0-0	(1 an seulement)	—	—	—
LGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.88 C. C. P. 704-08	Fr. B. 975	500	1.190	600	100
ÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4e andar Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 2.975	—	3.500	—	Cr. 235
NADA. — H. Henri Charlotin, 1030, rue Scott, Québec P. Q.	$ 19	10	—	—	Fr. 900
ILI. — Librairie Française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 10.000	5.300	12.000	6.500	—
NEMARK. — Skrifola nörregade 20 a. Copenhagenk	crs. dan. 140.00	75 00	—	—	—
PAGNE. — Comercial Atheneum S.A., 103, Via Augusta, 103, Barcelone	Ptas 1.140	600	1.340	700	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 31 West, 46th Street, New York 36. — The French Book house, 796 Lexington Avenue, New York 21. — The French Book Guild. 145 West, 57th Street, New-York	$ 19	10	Fr. 900 envoi franco
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 8/10	4/10	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24 Athènes	Fr. 10.000	5.300	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V, Leidsegracht 41, Amsterdam	H. Fl. 68	35	—
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 1.000	600	—
ITALIE. — S. A. I. S. E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 11.000	6.000	1.500
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 85	44	Fr. 790
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 700	375	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 550	280	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C. C. P. 11-167-67	Fr. s. 75	40	7.50
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanbul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanbul	L. T. 69	36	Fr. 790
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 100	53	—

ABONNEMENTS-POSTE

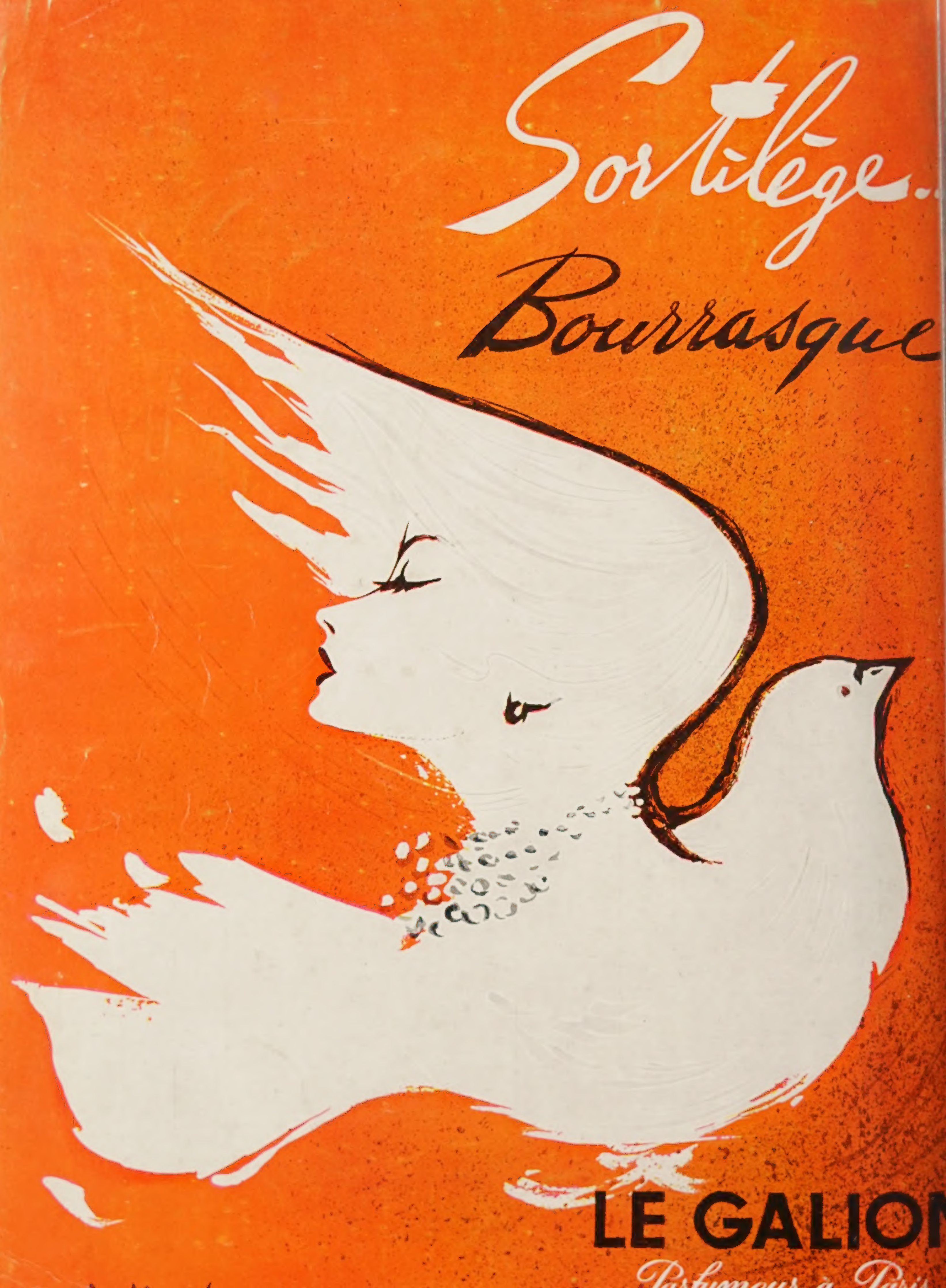
Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVEGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUEDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

REVUE FRANÇAISE IMPRIMÉE EN FRANCE

Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 59-639
Clichés de la photogravure de l'Illustration
Printed in France. — Dépôt légal 3e trimestre 1959.

Imprimeur n° 800.
Editeur n° 6.


Sortilège..
Bourrasque
LE GALION